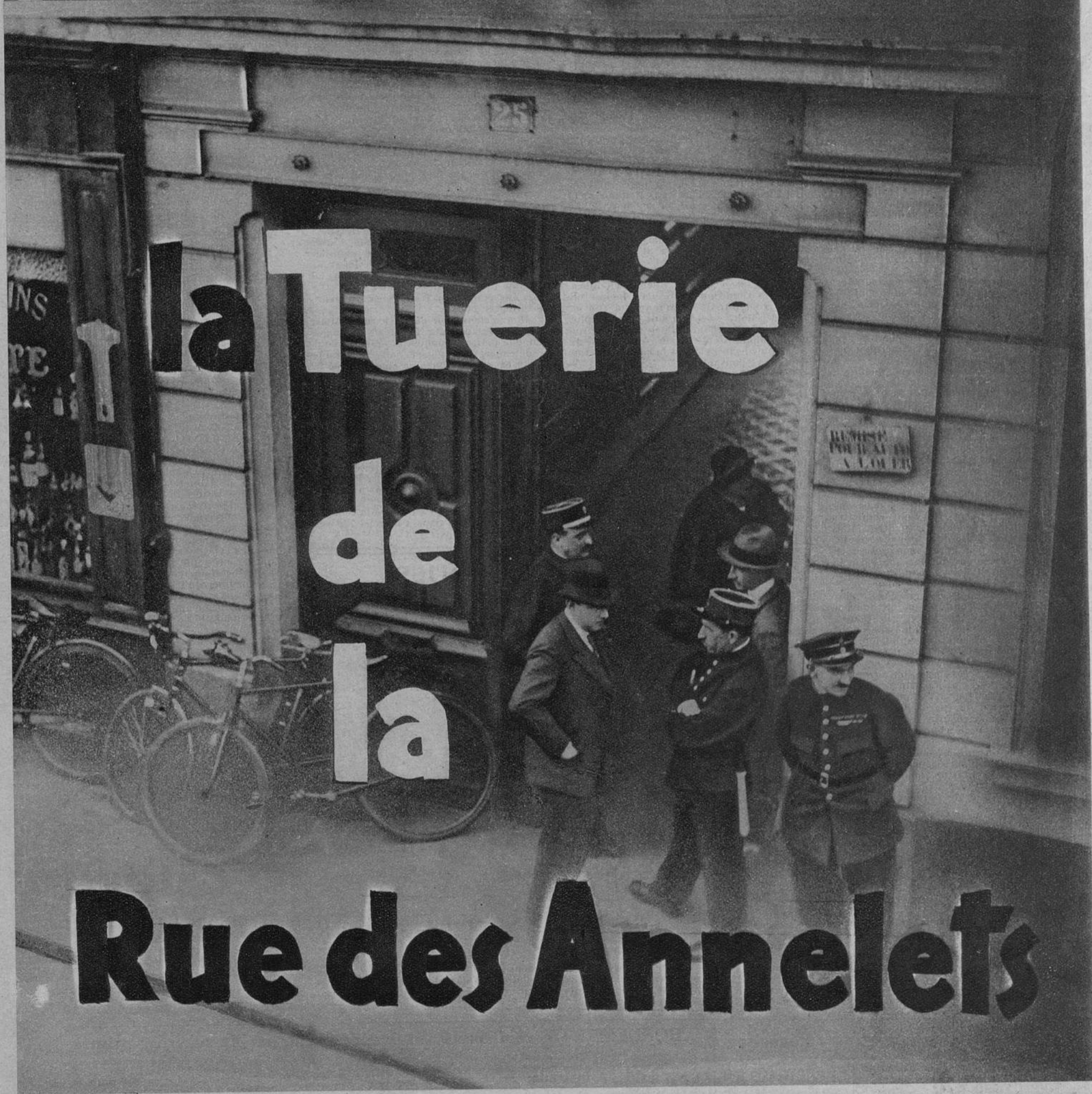


POLICE MAGAZINE



la Tuerie de la

Rue des Annelets

Lire, page 12, notre enquête sur cette effroyable tragédie. Ci-dessus : la police garde l'entrée de la demeure tragique. (F.)

Page 13 : Le dramatique article de notre envoyé spécial à Châtillon-sur-Seine : L'amant de seize ans.

A HUIS CLOS

- causes salées -

Valet de cœur.

Athanase P... qui, dans l'exercice de sa profession, se fait appeler Jean, sans doute pour n'obliger point ses maîtres à sourire en lui donnant des ordres, a assigné la comtesse de X... et le comte son époux, devant le conseil des Prud'hommes, afin de se faire octroyer par la justice une indemnité de brusque renvoi... et des dommages et intérêts.

A l'audience de conciliation, les adversaires du demandeur ont fait défaut. Il les a donc bombardés de papier timbré, afin qu'ils daignent comparaitre devant le conseil, en séance publique, et le voilà invité à faire le récit de sa mésaventure, en présence du représentant mandaté des nobles époux.

Entre parenthèses, le porte-parole du couple aristocratique manque plutôt de cachet. Son costume est fatigué, son aspect délabré, son visage est jaunâtre et sa barbe trop longue.

Mais, s'il manque d'allure, le défenseur a le tempérament combatif.

— Nous ne devons rien, dira-t-il tout de suite, et nous l'allons prouver au fur et à mesure que se dérouleront les débats.

La thèse de Jean, valet de chambre, chauffeur, maître d'hôtel et minutieusement stylé, est en parfaite opposition avec celle du défenseur. Il expose :

— M^{me} la comtesse m'a engagé elle-même...

— Sur votre bonne mine, sans doute, insinue, ricanant, l'adversaire.

De fait Jean, tout Athanase qu'il est, ne manque pas de charme. Il réalise même le beau gosse standard dernier cri. Visage un peu basané, chevelure ondulée, épaules en proques de gondoles, regard capable de faire chavirer un cœur en moins de deux, et avec cela un sang-froid que ne parvient pas à démonter le coup de boutoir du défendeur !

— M^{me} la comtesse m'a engagé sur le vu de mes certificats et en qualité de chauffeur-valet de chambre. Hélas ! les temps sont durs, la crise atteint avec la même virulence maîtres et gens de maison. En temps normal, je n'eusse point accepté le cumul des fonctions. J'estime qu'il faut travailler dans sa spécialité.

— Et, demande le président, quelle est, au juste, la vôtre ?

— Plutôt chauffeur, mais M^{me} la comtesse ayant insisté pour que je fasse le service de la « chambre » et celui de la « table » (sic), en raison du peu de travail que donnait l'auto, le plus souvent conduite par M. le comte...

— Vous vous décidâtes, achève l'adversaire, avec un sourire qui veut être méphistophélique.

— Messieurs, reprend alors Athanase, je sais bien que tout ce que je vais dire maintenant va être à l'opposé de ce que le défenseur de mes ex-maîtres. Mais heureusement j'ai des preuves irréfutables... Bref, peu après mon entrée en service, je m'aperçus que la « maison » ne roulait pas sur l'or. Au bout du premier mois, je dus réclamer mon « salaire »... à la fin du second mois, il y eut encore plus de tirage. M^{me} la comtesse me dit que son époux n'était pas très large. Elle poussa des soupirs, en vint presque aux confidences et me demanda quelques jours de délai pour me régler. J'y consentis, puis je dus encore patienter, accorder un nouveau délai, pour ne recevoir qu'un acompte, avec beaucoup de mal. Cependant, je dois dire que l'attitude de Madame était des plus gentilles à mon égard. Petit à petit, elle me confia ses chagrins, ses tracassés, ses difficultés avec M. le comte qui ne les lâchait pas sans pousser de hauts cris. Et, comme elle avait besoin de toilette, Madame était toujours gênée aux entournures. Il arriva enfin un moment, où non seulement je ne touchai plus mon salaire, mais où je prêtais de l'argent à M^{me} la comtesse.

— Nous nions avec la plus farouche énergie.

Alors Athanase tire lentement de sa poche un portefeuille dont il extrait un papier grisâtre, plié et froissé, enfin plutôt sale.

— Voici un mot de M^{me} la comtesse à ce sujet, messieurs. Il prouvera ce que j'avance.

Le billet parvenu entre les mains du président, celui-ci en donne lecture :

« Jeannot mien, Victoire. Le C... m'a promis un beau cadeau d'argent pour ma fête. Je vais donc pouvoir le rendre. »

— Mais ce n'est pas signé et me semble particulièrement... scabreux, déclare le

président, après avoir passé le papier à ses voisins prud'hommes.

— Nous rejetons, en ce qui nous concerne, et avec le plus profond mépris, de telles insinuations, aussi perfides que calomnieuses, plaide aussitôt le défenseur du couple.

Ce double soupçon à l'égard de ce qu'il considérait sans doute comme une preuve irréfutable a pour résultat de faire naître chez Athanase une colère sourde, mais qui prendra de l'ampleur.

— Et, puis après tout, s'écrie-t-il, je serais bien bête d'user de délicatesse, puisqu'on le prend ainsi. Oui, j'ai cédé aux instances de M^{me} la comtesse. Elle avait fini par me faire de la peine et je consentis à devenir son amant pour la consoler. Je faillis même y laisser ma santé. Ce n'était plus un passe-temps, une distraction, mais un travail de galérien. Madame m'appela vingt fois par jour. Heureusement que je faisais la sourde oreille la moitié du temps. Je vous le dis, messieurs, j'aurais fini par devenir maigre comme elle, qui ressemblait absolument à une queue de billard dans une serviette !

Le défenseur mal rasé tente bien de ramener le plaignant aux convenances, mais sans succès. Emporté par l'indignation, Athanase poursuit :

— Le pire, c'est un jour j'ai entendu M^{me} la comtesse dire à son époux : « Jean ne nous réclamera pas ses gages, j'ai trouvé le moyen de le faire taire ». Ces paroles m'ont même tellement laissé stupide que je n'ai pas entendu ce que répondit M. le comte. Toujours est-il qu'après m'avoir littéralement desséché (sic), Madame, à la fin du mois dernier, me dit de chercher une place. Je suis certain que c'est parce que je me refusais à continuer mes bons offices sur le divan de son boudoir...

Jean ne disconvient pas d'avoir reçu à ce moment le solde de ses « honoraires », mais il prétend que c'est le chauffeur qui était en cause et non le valet de chambre. Dans ces conditions, il déclare avoir droit à une indemnité de brusque renvoi, soit un mois de salaire — et non huit jours, — plus des dommages et intérêts en raison de son état d'affaiblissement, au reste constaté par les médecins, et dont la comtesse serait l'auteur responsable.

Cette cynique et ultime réclamation fait jaillir de son banc le défenseur mal rasé. Il s'élève avec véhémence contre une telle prétention, qu'il qualifie de « biscornue », sans doute parce qu'il songe à ce pauvre M. le comte. Enfin, après s'être escrimé, le brave homme obtient un jugement assez raisonnable. Les prud'hommes allouent quatre cents francs d'indemnité à Jean Athanase, mais se déclarent incompétents sur le chapitre des dommages et intérêts dont seul le tribunal civil peut connaître en l'espèce. Le valet de cœur poursuivra-t-il jusque-là son action judiciaire ?... J. C.

Education sexuelle.

Cette partie de l'enseignement moderne n'a pas encore pénétré dans toutes les classes de la population. Mais il y a des villages retirés où la pratique supplée largement à la théorie.

La scène se passe dans une sous-préfecture normande, loin de Deauville.

Tribunal correctionnel. Des juges à l'aurore de leur carrière, en un cadre au déclin de la sienne ; bois vermoulus, poussières, toiles d'araignées, peintures déteintes.

Dans le box des inculpés, une femme brun jaune, mielleuse et vêtue d'oripeaux tragiques tant ils sont discordants.

La femme Blanche M... tenait une auberge assez bien achalandée dans un bourg qui doit sa prospérité à son cidre et à ses foires mensuelles. C'est dire que le métier d'aubergiste pourrait y rapporter, si la concurrence n'avait amené cinq établissements à se partager la même clientèle.

Blanche M... exploitait donc « Le Pommier Fleuri », une maison sans grande apparence, mais qu'elle s'efforçait de faire fructifier par une amabilité sans bornes, un soin constant apporté à la satisfaction de tous les désirs de sa clientèle.

Lorsqu'on a ce souci en tête, dans le commerce du sommeil, des victuailles et des boissons, il y a des écueils qu'il faut savoir éviter.

La patronne du « Pommier Fleuri » ne vit l'écueil que trop tard, son désir de bien faire l'ayant incitée à franchir les limites de la bienséance « puérile et honnête », pire : des textes légaux en vigueur.

— Il ressort des faits, déclare M. le président que non seulement vous autorisez votre nièce Armande âgée de quinze ans à se livrer à des actes immoraux, mais que vous l'y encouragez.

— Faut bien retenir le client, dame ! Il n'est pas déjà si facile de le faire entrer. Les temps sont durs !

— Mais vous n'avez donc aucune espèce de vergogne !

— Si je savais de quoi il s'agit, je vous dirais peut-être que j'en ai. En tout cas, je peux jurer que jamais je n'ai autorisé Armande à en donner plus que de raison.

Dans la bouche d'une Normande si futée soit-elle, cette expression doit signifier quelque chose de précis. Le président ne pourra néanmoins en interpréter le sens au cours de l'audition des témoins.

— On était bien traité chez Blanche, déclare l'un d'eux.

« Bonne chère, bon gîte, et le reste. Mais, je le dis tout de suite, messieurs les juges, quand la petite Armande, un jour, pendant le déjeuner, s'est glissée sous une table pour s'occuper de quelque chose qui ne la regardait pas, j'ai trouvé que cela dépassait un peu les limites du convenable. Certes, j'aurais jamais porté plainte. Mais j'interrogeai la gamine, seul à seule, dans le courant de l'après-midi, et elle me raconta sans la moindre gêne que sa tante l'avait dressée à ce petit jeu pour le bénéfice des gros clients de la maison.

— Tout cela, c'est des meneries, s'exclame la prévenue. Armande n'a jamais fait ça, sans y être priée. Quant à moi, je la surveillais...

— C'est bien ce qu'a déclaré le témoin, vous la surveilliez dans l'exercice de ses singulières fonctions.

EXERCICES PRATIQUES



A Londres vient d'avoir lieu un original concours entre les diverses polices du royaume. Il s'agissait de montrer la meilleure manière d'immobiliser un bandit pris en flagrant délit et armé. Bien entendu le rôle du bandit était tenu par un policier en civil et son arme était sans danger. (F.)

Il paraît cependant, au dire d'autres personnes venues déposer en sens contraire, que seule la tenancière de l'auberge dispensait ses faveurs, tenant sa nièce en lisière et l'obligeant même à coucher dans sa chambre afin qu'il ne lui arrivât pas malheur au cours des nuits.

Les filles sont précoces en cette contrée et imprudentes aussi.

Finalement, le tribunal se refuse à interroger la jeune Armande, dont les déclarations au juge instructeur sont formelles.

Le défenseur aura beau faire valoir les bons antécédents de sa cliente, prétendre que les témoignages qui l'accusent sont sujets à caution, étant donné que la petite était en bisbille avec sa tante, et qu'elle a voulu évidemment lui jouer un mauvais tour, qu'au reste les médecins ont constaté le « bon état » de l'enfant, les juges se montreront sévères :

Un an de prison et cent francs d'amende à la bonne aubergiste du « Pommier Fleuri ».

Par surcroît, la jeune Armande sera remise à sa grand'mère qui en assumera la garde jusqu'à l'âge où toutes les bêtises sont légalement permises. J. C.

J'aime mieux le trottoir.

Dans le box des détenus de la quinzième chambre correctionnelle — le tribunal pour enfants — une gamine est seule : elle a quatorze ans peut-être, de beaux yeux bleus dans un visage de poupée blonde ; elle ne semble ni gênée ni émue, elle donne son identité, mais ajoute :

— On m'appelle Circé... c'est plus gentil !

Or donc, ladite Circé, sans faire boire à ses compagnons de passage un philtre enchanté, tentait de les retenir près d'elle plus longtemps qu'il n'est d'usage dans ces sortes de liaison. L'un d'eux, un soir, refusa de donner un autre rendez-vous et Circé, qui, pour se venger, ne pouvait pas comme son illustre homonyme transformer l'homme en pourceau, dut se contenter de lui donner un coup de couteau, dont le résultat fut de l'envoyer, lui, à l'hôpital et, elle, en correctionnelle :

— Voyons, dit le président, quelle est votre situation ?

Et la fillette, de répliquer nettement :

— Je fais le boulevard de Clichy !

— Et vos parents ?

— Je n'en ai pas.

— Ils sont morts ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Non... je suis de l'Assistance publique.

— On ne vous a pas donné de métier ?

— Si, je suis ouvrière en pantalons.

— Alors pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— J'aime mieux le trottoir.

— Mais, enfin, s'exclame le président révolté, que lui trouvez-vous de si attrayant au trottoir ?

— C'est amusant... On voit passer un homme, on regarde ses vêtements pour voir si c'est un « type » à donner de l'argent ; s'il est bien mis, on l'arrête. « Viens avec moi, que je lui dis... je serai gentille... » Quand il s'arrête, je lui demande : « Qu'est-ce que tu me donneras ? » Quand il m'offre une somme au-dessus de dix francs, je m'en vais et je lui crie : « Va donc eh ! radin ! »

— Et, interroge encore le président, cette vie vous plaît ? vous amuse ?

— Pensez donc, monsieur le président, il y a des « types » si drôles... Il y en a que ça amuse parce que j'ai l'air d'une gosse, alors ils me font mettre un tablier noir pour s'imaginer qu'ils ont une toute petite fille avec eux... D'autres, au contraire, me font mettre beaucoup de rouge et de noir pour me maquiller... Ça fait plus femme, qu'ils disent ; moi, n'est-ce pas, je fais comme ils veulent...

— Faut satisfaire le client, pas vrai !

Le président ramène Circé au coup de couteau.

— Mais, en somme, pourquoi avez-vous blessé cet homme ?

Rapide, arrive cette réponse imprévue :

— Pour faire comme les grandes !

Une dame patronesse offre au tribunal de se charger de la fillette au nom de magicienne, mais celle-ci s'exclame :

— Oh non... j'aime mieux le trottoir !

Sans égard pour ce goût spécial, le président confie Circé à un patronage et elle quitte l'audience, murmurant encore en manière de protestation :

— Puisque je dis que j'aime mieux le trottoir !

Didier Renaud.

GALERIES BARBES MEUBLES

VOIR EN PAGE 14.

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)
Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

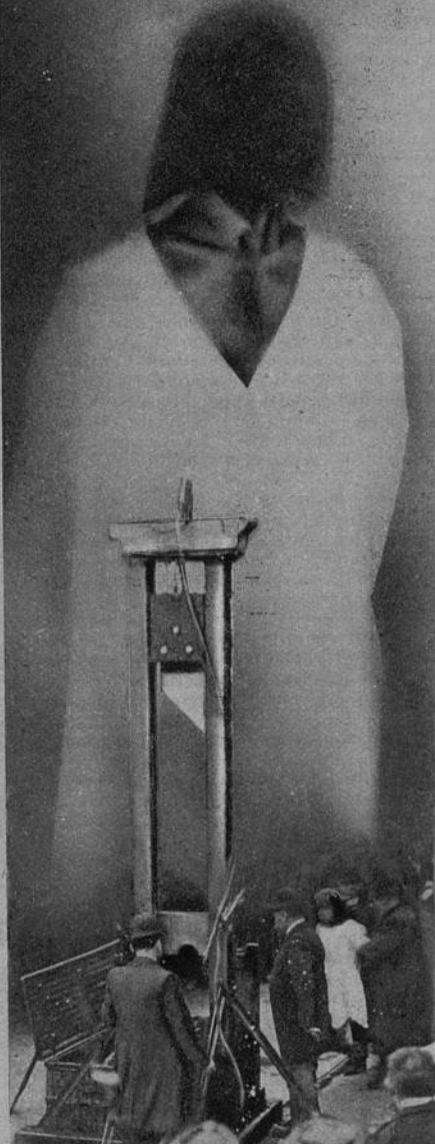
ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE	Un an (avec primes) — — —	50 fr.
	Un an (sans prime) — — —	37 fr.
ÉTRANGER	Six mois — — — — —	26 fr.
	Un an — — — — —	65 fr.
	Six mois — — — — —	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Les Avocats et leurs condamnés à mort

M^e Alfred Faye assista Duchemin, le dernier parricide exécuté selon le cérémonial lugubre des temps passés



Deux pas à peine le séparent de la planche où son corps va basculer.

Il est des forfaits qui émeuvent plus vivement l'opinion publique et révoltent davantage la conscience. Le parricide est du nombre. L'indignation populaire qu'a soulevée récemment le crime abominable de Violette Nozière est caractéristique à cet égard. La société exerçant ses représailles a toujours entouré dans tous les temps et dans tous les pays l'exécution du parricide d'un cérémonial spécial.

L'exécution des parricides présente un relief extraordinaire, même à notre époque, bien que certaines formalités légales, très impressionnantes, aient été supprimées.

Le dernier parricide décapité avec tout l'apparat lugubre selon l'ancienne coutume fut Duchemin, guillotiné le 5 août 1909. C'est M^e Alfred Faye, du barreau parisien qui assista le criminel après l'avoir apremment défendu aux Assises.

Le cas de Duchemin était désespéré. Il comparut devant le jury de la Seine le 6 juin 1909. Voici quel était son abominable forfait. Le 15 août 1908, M^{me} veuve Duchemin, domestique chez M. Lalouette boulevard de Ménilmontant, 35, était trouvée morte dans sa chambre. L'assassin ne fut pas difficile à découvrir ; c'était le fils même de la victime.

Georges Duchemin, âgé de vingt-huit ans, s'était montré toujours plein d'ingratitude envers sa mère et ses deux sœurs, toutes trois affectueuses et dévouées.

L'une des sœurs, phthisique au troisième degré, voulut aller à Lourdes pour tenter une guérison miraculeuse. Aussitôt sa mère, M^{me} Duchemin économisa quelque argent destiné au

voyage de la jeune fille. Duchemin tua sa mère pour s'emparer de cet argent.

Aux Assises, le président demanda à l'accusé de raconter comment il avait commis son crime.

— Je n'avais nullement, dit-il d'une voix lente, l'intention de tuer ma mère, ce jour-là. Je suis allé la voir parce que j'étais sans place. A un certain moment, je lui ai demandé un peu d'argent. Elle me le refusa et me dit, en me montrant un testament, que j'étais déshérité ainsi que ma sœur Berthe. Je lui dis : « Que tu me déshérites et que tu déshérites Berthe, je n'ai rien à dire. Mais Berthe a une fillette. » Alors ma mère me répondit : « Elle peut la mettre à l'Assistance publique avec les autres ». A cette réponse, j'ai perdu la tête... Mais, depuis dix mois, je souffre...

Il se prit la tête et ajouta :
— Je vous prie de ne pas me faire raconter la scène.

Le président insistant, l'accusé d'une voix calme, sans émotion, revient sur les mots que sa mère aurait prononcés. Puis il continua :

— Oui, j'ai perdu la tête... J'ai empoigné ma mère à la gorge. Elle est tombée par terre. Je l'ai appelée. Elle n'a pas répondu. Elle ne s'est pas relevée. Alors j'ai fait une cigarette... Quand elle a été fumée, j'ai pris un couteau dont j'ai enfoncé la lame dans la gorge de ma mère...

On entendit ensuite les témoins, parmi lesquels le D^r Legras, médecin aliéniste. D'après le praticien, Duchemin avait l'entière responsabilité de ses actes.

M. l'avocat général Courtin soutint l'accusation. Puis M^e Alfred Faye présenta la défense de Duchemin, avec une éloquence qui ne parvint pas cependant à dissiper l'impression d'horreur causée par ce meurtre atroce.

Après une demi-heure de délibérations, le jury rapporta un verdict de culpabilité sans circonstance atténuante. La Cour condamna en conséquence Georges Duchemin à la peine de mort et ordonna que, conformément à l'article 13 du code pénal « le condamné serait conduit sur le lieu de l'exécution en chemise, nu pieds, la tête couverte d'un voile noir et qu'il serait exposé sur l'échafaud pendant que l'huissier ferait au peuple lecture de l'arrêt de condamnation. Ensuite il serait décapité.

Au prononcé de l'arrêt, Duchemin ne manifesta aucune émotion. De sa main droite, il tortillait fébrilement sa moustache blonde...

L'exécution du parricide Duchemin fut une des plus émouvantes et des plus dramatiques dont on ait gardé le souvenir. M^e Alfred Faye en a conservé une impression angoissée et terrifiante.

L'exécution eut lieu boulevard Arago, à la place habituelle.

Deux heures et demie. Un service d'ordre serré et bien organisé barre d'un double rang d'agents et de municipaux toutes les rues qui mènent au lieu du supplice, à ce mur de la prison de la Santé, formant sur une longue distance l'un des côtés du boulevard Arago.

Sur l'allée deux barrières disposées parallèlement indiquent l'endroit où tout à l'heure on dressera la guillotine.

Sous la surveillance même de Deibler, les aides et les monteuses vont poser les assises de la machine, les quatre poutres inégales sur lesquelles on fixera les montants et la planche qui bascule. Voilà les montants dressés. Comme ils vous paraissent longs et minces. C'est bien deux bras, deux bras

affreux et musclés de fer qu'elle semble, l'effroyable machine, en un geste de désir, dresser vers le ciel noir !

A la lueur tremblante que jettent aux mains des monteuses les lanternes, on aperçoit le couperet. L'éclair qu'il a produit au sortir de sa boîte n'a duré qu'une demi-seconde, mais ceux qui en ont été frappés ont cessé de parler, ont cessé de regarder autre chose que cette masse noire maintenant qui monte entre les bras maigres de la Veuve. Tout le long d'elle on vient disposer le panier d'osier, la funèbre couche, où dans un spasme, tout à l'heure, elle rejettera, repue, son amant d'une seconde.

Comme l'aube est née, elle est prête.

Dans sa cellule, la cellule numéro 1 de la division des condamnés à mort, Duchemin jusqu'à neuf heures du soir avait joué aux cartes avec ses deux co-détenus. Bien qu'il affectât de ne point compter sur la clémence présidentielle, sa longue détention excédant les délais ordinaires avait fini par lui donner comme un espoir confus et inavoué qu'il échapperait peut-être au châtimement suprême. Et, ce soir-là, il se coucha tranquillement et sans avoir au cœur la mortelle angoisse des réveils.

A quatre heures cinq ce fut dans le couloir où donne la cellule n° 1 un bruit étouffé de pas et de chuchotements. S'apprêtant à pénétrer auprès du condamné, il y avait là le procureur général Deshayes, le procureur de la République Monnier et son substitut M. Casablanca, M. Payant, le directeur de la prison et le juge d'instruction Dupuis qui avait été chargé de l'affaire. M. Hamard chef de la Sûreté arriva à son tour ; c'était lui qui devait, conformément à la loi, prendre livraison du condamné.

Mais, au travers de la lourde porte, le bruit des pas et des conciliabules a filtré et, lorsque brutalement la porte s'ouvrit, ils sont là assis sur leurs lits, les trois misérables, hagards, épouvantés. Duchemin a blémi et les deux autres, dans leur terreur, se sont dressés ; ils ont couru avec un râle de bête blessée jusqu'à l'extrémité sombre du cachot, et là, l'un contrefait l'autre, accroupis, ils sont restés, claquant des dents, mourant de peur.

Les yeux vidés soudain de toute vie, Duchemin a écouté l'avocat général. La tête branlante, il a répété machinalement : « Ah ! mon pourvoi est rejeté ! » Il promet d'avoir du courage. Et, comme on lui demandait s'il avait des révélations à faire, il dit :

— Oui, ma peine est trop forte.

Puis il accepta des cigarettes parce qu'il pensait confusément qu'on les lui laisserait fumer jusqu'au bout et que cela retarderait toujours un peu la minute atroce.

Il demanda à entendre la messe et, pendant que l'aumônier Geispitz, dans le couloir, sur une table transformée en autel, la célébra, lui, Duchemin, mâchonnant sa cigarette, le regard perdu, ne vit rien, n'entendit rien.

Dans son cerveau qui s'était vidé de toute pensée il y avait un mot qui dansait et qui cognait aux parois sans échos : « La guillotine ! La guillotine ! »

L'office est terminé ; par les longs corridors, maintenant on l'entraîne vers le greffe où l'on allait procéder à sa toilette ; il marcha seul, sans aide, sans défaillance.

Au greffe, il trouva un de ses parents auquel, peu de temps auparavant, il avait demandé de venir le voir.

Duchemin se tourna vers lui ; d'une voix basse il lui dit : « Tu diras à ma sœur que je lui demande pardon ». Il s'arrêta, il sembla chercher encore quelque chose à dire, mais, dans son cerveau, c'était toujours le mot atroce qui dansait et qui l'un après l'autre, anéantissait tous les souvenirs, toutes les

Le champ des suppliciés (champ des navets), à Ivry ; la croix indique l'emplacement du corps de Duchemin.



pensées : « La guillotine ! La guillotine ! »

Ses yeux mêmes, indifférents à ce qu'ils voyaient et comme tournés intérieurement, n'étaient emplis que de l'affreuse vision. Alors, brusquement, il a dit : « Embrasse-moi ! » et tous deux, aussi pâles l'un que l'autre, aussi terrifiés l'un que l'autre, ils s'embrassèrent.

Duchemin répéta encore qu'il voulait être inhumé. Il ne voulait pas que son corps martyrisé aille encore là-bas sur les tables s'ouvrir aux scalpels de la Faculté. Mais déjà on procédait à sa toilette. On lui laissa seulement son pantalon à carreau ; sur son torse nu on jeta la chemise blanche qu'exige l'article 13 du code pénal, et sur sa tête on noua le voile noir du parricide.

Ce voile noir, il n'en veut pas, il pense que c'est pour lui dissimuler sans doute la guillotine et il assure d'une voix tremblante qu'il n'a point peur. On lui objecte le règlement, il se tait. C'est fini, il est prêt, on le hisse dans le fourgon où avec lui prennent place l'aumônier, le médecin de la prison et les aides.

M. Deibler a sauté sur le siège à côté du cocher. Lentement, lourdement, la voiture s'ébranle.

Dehors, les premières lueurs rosées du soleil qui va poindre éveillent les oiseaux ; elles se jouent délicatement sur le couperet qui sous leurs caresses s'irise. Il est quatre heures cinquante. Les gendarmes à cheval face à la guillotine ont mis sabre au clair. Dans le silence impressionnant que pas un cri ne viendra troubler, c'est le grondement de la voiture qui monte en cet instant.

Les têtes se sont découvertes et les yeux un peu dilatés sont maintenant obstinément fixés sur le fourgon qui arrive.

Le frein grince douloureusement ; la voiture s'immobilise. Déjà M. Deibler a sauté à bas du siège et ouvre le panneau postérieur qui en s'abaissant forme escalier. Le médecin de la prison, le premier, en sort, puis c'est l'aumônier. Il n'a point la force de dissimuler au misérable qui va paraître la guillotine, et le grand crucifix noir que tient sa main crispée, penché vers la terre, n'esquisse même pas son geste de rédemption. Le premier aide à son tour est descendu.

Alors, dans l'encadrement sombre de la voiture, il apparaît.

Non, rien ne pourra rendre le tragique et l'odieux de cette apparition. C'est un peu de moyen âge qui vient à nous, un peu de carnaval aussi. Il est là, les pieds nus, sa chemise ou plutôt son peignoir flottant laissant à nu sa poitrine. Derrière le voile de tulle noir et léger on distingue le masque décomposé, le rictus abominable de la bouche, les yeux exorbités, vides, vides de regard où il n'y a plus même de la terreur, où il n'y a plus que de la mort.

Il est là, et, au sommet de cet escalier qui lui fait un piédestal d'infamie, devant ces gens qu'il devine, devant surtout la stupide horreur de son destin, il recule.

Les aides, par derrière, l'ont poussé. Ils le soutiennent sous les bras et il descend. En posant les pieds à terre, il a fléchi : la terre est froide à ses pieds nus.

Sous la pression des aides, Duchemin a fait demi-tour. Et alors, il a vu, il a vu l'horrible machine. Sa bouche est restée muette, mais ses yeux ont jeté la suprême lueur de détresse.

Cependant, le greffier Lacvour d'une voix tremblante, avalant la moitié des mots, lisait au malheureux qui ne l'entendait plus la sentence qui le condamnait.

Il avance toujours, deux pas à peine le séparent de la planche toute droite qui sous son corps va basculer. Et alors une main s'abat sur sa tête, arrache le voile léger tandis qu'un aide fait tomber la chemise.

La figure du misérable apparaît en cette seconde dans toute son horreur. Sur cette figure exsangue, qui semble celle d'un pierrot paré pour chanter à la lune, la barbe se hérissé dans la lividité de la peau où on distingue presque les racines.

Le visage découvert, une seconde Duchemin a quitté des yeux le couperet ; à droite, à gauche, il a tourné sa tête misérable. Il a regardé avec toute la terreur d'une bête traquée ces hommes qui vivaient son agonie.

Il recule, il veut reculer, mais on le pousse. Il heurte la planche, elle bascule. Deibler, à pleines mains, par les oreilles, saisit la tête ; il tire et le cou vient dans la lunette.

C'est fini ! Loin, très loin, le jet de sang a giclé ; le long des supports il dégouline et, tandis que le corps tressaille encore dans le panier déjà refermé, tandis que M. Deibler essuie dans la chemise du supplicié ses mains un peu souillées, le sable goulument boit le sang, tout le sang parricide.

Le corps fut inhumé au champ « des navets » au cimetière d'Ivry, terre de repos des guillotins.

ANDRÉ CHARPENTIER.

On accuse, on plaide, on juge...

La truite saumonée.

Dans ses *Figures de Vendée*, Clément, égrenant ses souvenirs et célébrant ses horizons familiers, écrivait qu'autour de son fleuve vendéen, le Lay qui coule paresseusement parmi les joncs et les nénuphars, on ne faisait pas de querelles pour la capture d'une tanche.

Autre pays, autres mœurs : la vallée d'Avre, toute de champs fertiles et d'heureux villages, ne connaît pas ces désintéressements, la plantureuse Normandie défend ses biens, quels qu'ils soient : ici, chasse gardée... la pêche réservée.

Ecoutez plutôt : une jolie petite rivière sinuose à l'eau claire et, dans laquelle se mirent de vieux moulins moussus et où se jouent les truites saumonées recherchées des pêcheurs parisiens : telle est l'Avre !

Cet amour de la truite devait rapprocher, il y a quelques mois, une des sommités du corps médical parisien : le docteur T... et un pharmacien également de Paris, M. D..., le bistouri et la spatule réunis sous le signe de l'hameçon prometteur, n'étaient-ils pas destinés à s'entendre ? Trêve du chloroforme et de l'aspirine, l'Avre allait leur dispenser ses trésors.

Le chirurgien avait sous-loué au pharmacien le moulin des Garennes qu'il tenait lui-même en location de la ville de Paris, mais, hélas ! interdiction absolue de pêcher dans l'Avre, sous peine de résiliation immédiate du contrat : l'un était lié à l'autre, mais tous deux étaient liés ; où jeter la ligne dans ces conditions ? O chance ! au début de février 1931, la ville annonce qu'elle va mettre en adjudication la location d'un certain nombre de prés, dont le pré du Louron et, le droit de pêche sur les rives.

Va-t-on se disputer entre amateurs lors de cette adjudication ?

— Que non pas, grands pêcheurs devant l'Éternel, nous serions sans excuse, dit l'un. — Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le sené, dit l'autre.

L'accord se fait... les mois passent : chacun lança ses lignes, le chirurgien fut-il plus maladroît qu'en salle d'opération ? La pêche quotidienne des sangues dans les bocaux de l'officine avait-elle mieux préparé le pharmacien ? On ne sait, mais on raconte dans le pays que la politique y fut pour quelque chose : l'un était, paraît-il, un tenant de la République, et l'autre un soutien de la réaction... mais laissons ces misères, toujours est-il qu'après deux mois de pêche, une ère d'hostilité s'ouvrit.

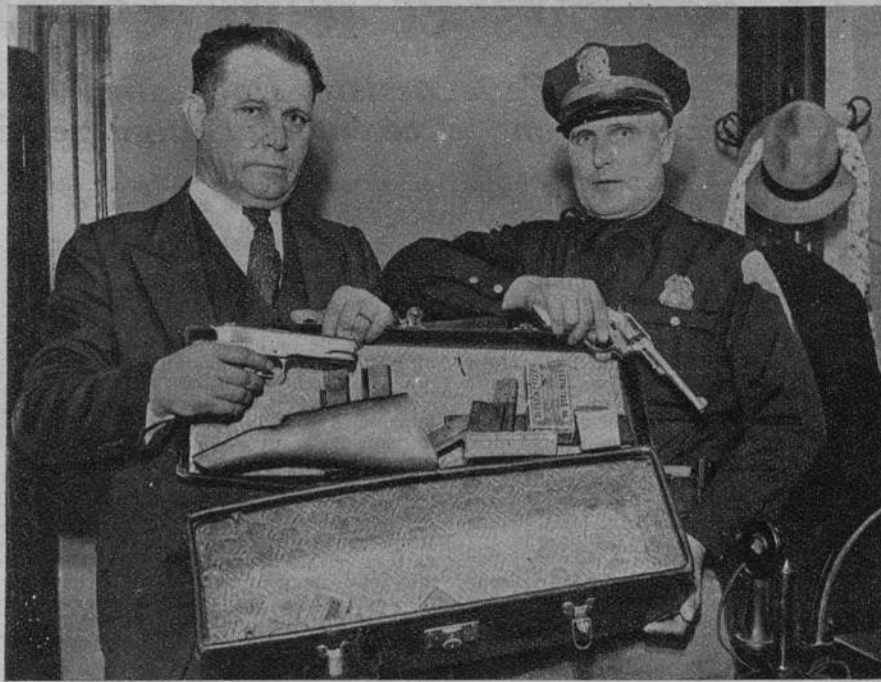
Le chirurgien voulait absolument « avoir » le pharmacien et lui faire quitter les bords de l'Avre, le pharmacien résistait.

Le 14 juillet 1931, alors que, sur le coup de six heures du matin, le petit canon de Tillières-sur-Avre, dont l'écho emplissait la riante vallée annonçait que cent quarante-deux ans auparavant, la Liberté avait triomphé, un garde dûment assermenté — celui du chirurgien — interpellait un homme qui, sur la passerelle, venait de sortir de l'eau une truite et il lui rappelait, avec la déclaration des droits de l'homme, le respect de la propriété privée.

Le pêcheur n'était autre que... le commis du pharmacien : la prise était bonne : le soleil était déjà haut dans le ciel, l'heure légale pour un procès-verbal avait sonné.

Le chirurgien tenait sa preuve que le pharmacien pêchait — lui-même ou par

PIÈCES A CONVICTION



EN Amérique, lorsqu'un criminel (ils portent dans ce cas-là le nom bien significatif de « desperados », qu'il est inutile de traduire) veut tenter un grand coup, il commence par s'armer. Et sérieusement !

A Chicago — la ville prédestinée, on le sait — une banque vient encore d'être l'objet d'un assaut de malfaiteurs, armes au poing. Ils étaient deux qui envahirent le hall de la National Bank en plein jour, à l'heure où il y avait un monde fou, et crièrent : « Haut les mains ! »

Un policeman qui se trouvait aux environs et soupçonnait quelque chose s'avança. Mal lui en prit ; les gangsters l'abattirent sur le carreau de deux balles, tandis que la

foule des clients se sauvait en tous sens, en poussant des cris de terreur.

La mort du policeman, cependant, n'a pas été vaine, puisqu'elle permit aux caissiers de prendre leurs armes automatiques et de riposter. Se sentant en danger et leur coup raté, les malfaiteurs devinrent assaillis se sauvèrent, protégeant leur fuite par une fusillade intense. Il s'agit, dit la police, des dénommés John Barker et John Hamilton, venus de l'État d'Indiana, et prêts à tout... sauf à faire le bien.

Deux policiers de la brigade de Chicago montrent, sur notre photo, les armes abandonnées par les bandits au cours de leur fuite. On le voit : un vrai arsenal !

personne interposée — dans ses eaux, s'il est permis de dire : le tribunal correctionnel allait être saisi et le tribunal civil, saisi par surcroît, dirait que le pharmacien locataire du moulin avait méconnu les interdictions du bail et devrait, de ce fait, quitter les lieux sous peine d'être expulsé par tous officiers de la force publique.

Le préposé du pharmacien signa le procès-verbal, tandis que, dans le moulin, son patron reposait du sommeil du Juste.

Lorsque le pharmacien à son réveil apprit l'affaire, il en oublia — par ce brillant matin de 14 juillet — de hisser son drapeau et de se livrer aux joies populaires : le toubib l'avait eu, il aurait le toubib, mais en attendant, il fallait, s'expliquer devant le tribunal correctionnel.

Le chirurgien exhiba triomphalement aux juges de Dreux le procès-verbal signé par l'aide-pharmacien.

« Je soussigné Joseph V..., avait écrit l'aide potard, certifie avoir à diverses reprises depuis un an mis des lignes de fond pour prendre des truites dans la fosse du moulin des Garennes et ce sur l'ordre de mon patron, M. D..., pharmacien, qui m'a fait hier 13 juillet mettre une ligne que j'ai relevée ce matin 14 juillet ; lorsque j'ai été appréhendé par le garde particulier du docteur T..., une truite était prise. »

Cette truite à la chair rosée et succulente, cette exquisite truite saumonée valut vingt-cinq francs d'amende au pharmacien, mais ce n'était pas fini ; le pharmacien voulait se venger : la promesse de la location du pré du Louron n'avait pas été tenue par le docteur, à qui il réclamait dix mille francs de dommages-intérêts, de plus, il se refusait à payer un centime sur le prix de la location au moulin des Garennes.

Parti de vingt-cinq francs, le procès rebondissait à trente mille.

L'affaire vient de venir — elle dure depuis près de trois ans — devant le tribunal civil de Dreux : les plaidoiries furent passionnées. M^e Coutant, du barreau de Dreux, soutint les intérêts du chirurgien, et M^e Marcel Engrand du barreau de Paris plaïda avec humour pour le pharmacien qui, cette fois, l'emporta.

Le chirurgien, en effet, fut condamné à passer bail du pré du Louron à son pire ennemi, « la condamnation du préposé du pharmacien pour pêche ne constituant en aucune façon une entrave quelconque au droit de pêche dudit pharmacien » déclarèrent les juges drouais. Par surcroît, le chirurgien, pour avoir manqué à sa promesse de location du pré, se vit condamner à mille francs de dommages-intérêts.

Le pharmacien avait triomphé du chirurgien : telle fut — sauf appel — la fin de l'histoire de la truite saumonée, dont nul n'ose encore calculer le prix et dont les braves Normands, spectateurs de ce drame épique, parleront longtemps.

Le suisse, le curé et le barman.

Un Belge devint suisse, n'entendez pas qu'il abandonna sa nationalité première

pour devenir un citoyen de la libre Helvétie, non... il devint suisse dans une église parisienne où sa femme fut chaisière.

L'entente entre le ménage et le curé de la paroisse fut de courte durée : le Belge n'avait pas la correction nécessaire pour être suisse, il se trouva remercié de même que sa chaisière de femme. Que faire ? Il découvrit une place de barman qu'il accepta d'emblée.

Il avait, d'une dextre adroite, manié la hallebarde, il sut, non moins habilement, unir les breuvages multicolores, tout en murmurant la litanie traditionnelle : cherry ? porto ? cocktail ?

Mais pas plus qu'il ne s'était entendu avec le curé, il ne s'entendit avec le barman en chef : celui-ci et celui-là lui reprochaient une intempérance de langue et il fut renvoyé ; aussi le Belge, furieux d'avoir été congédié de la sainte maison comme du lieu profane, assigna-t-il ses deux patrons — le prêtre et le barman — devant le conseil des prud'hommes en paiement d'un mois d'indemnité... chacun.

Le curé vint en personne suivi de près par le barman et, tous deux, pleins de la même indignation, tintrent, ô paradoxe ! le même langage :

— Ce Belge, dit l'un, ne pouvait être suisse, car il a un langage de soudard.

— Il ne pouvait pas davantage, ajouta l'autre, être barman, car il a des façons de malotru.

— Il insultait les fidèles.

— Il injurait les clients.

Le Belge qui fut suisse, puis barman, avant d'être à présent... chômeur, se récria très haut :

— Bagatelles que tout cela, calomnies et mensonges : je sais me tenir dans une église comme dans un bar, et, si ces « messieurs » me cherchent de mauvaises raisons, c'est tout simplement pour ne pas me payer.

Mais le digne ecclésiastique de s'exclamer :

— Pensez donc, monsieur le Président, que, lors d'un mariage, il agrippa le voile de la mariée de la pointe de sa hallebarde !...

Le barman renchérit :

— Imaginez donc, monsieur le Président, que vers la fin d'une nuit, il fit mousser le champagne sur la robe d'une poule... enfin d'une demoiselle !

— La mariée était maladroite et la poule avait bu ! conclut le Belge péremptoire.

Et ce fut lui qui eut gain de cause, puisque le conseil des prud'hommes lui accorda un mois de délai-congé à payer par le curé et un autre par le barman.

Puis tous deux — soutane et veste blanche — s'en furent, ressassant leurs griefs.

Une femme qui manque de suite dans les idées.

— Charmante soirée, mademoiselle.

— Charmante soirée, monsieur.

— Voudriez-vous m'accorder le prochain tango ?

— Mais oui.

Le danseur osa un aveu :

— Vous avez fait sur moi une vive impression, mademoiselle, pourrais-je vous revoir ?

Quelques jours plus tard, M. X..., chirurgien-dentiste de nationalité arménienne, se fiançait avec M^{lle} Y..., vendeuse dans une grande maison de couture parisienne et également — le hasard fait bien les choses — d'origine arménienne, les deux jeunes gens, qui s'étaient rencontrés à la soirée dansante d'une amie commune, semblaient fort épris...

Quatre mois se passent... chaque soir réunit les deux fiancés, chaque dimanche les amène, tendres et enlacés, sous ces tonnelles de banlieue où traînent tous les amours, tous les souvenirs, tous les regrets.

Enfin le grand jour : le maire d'Asnières les unit, la cérémonie religieuse, qui doit avoir lieu à l'église arménienne de la rue Jean-Goujon, ne peut être célébrée que trois jours plus tard ; la nouvelle épouse demeure encore chez ses parents, elle ne viendra au domicile conjugal que le soir du mariage religieux bien entendu ; ces trois jours se passent en promenades, en courses dans les magasins : ils connaissent la joie de meubler le petit appartement qui accueillera leur amour, le plaisir de choisir les étoffes, d'harmoniser les teintes, de découvrir le service à thé, le coussin, la lampe.

Enfin, le mariage à l'église arménienne va mettre fin à l'attente de l'impatient époux ; les nouveaux mariés, accompagnés de leur famille et de quelques amis, rentrent au domicile du mari où les attend un déjeuner succulent.

Mais, avant de se mettre à table, le dentiste veut chercher des fleurs, il part vingt minutes et revient les bras encombrés de roses, de pourpre et de corail pâle :

— Où est donc ma femme ? demande-t-il.

Deux heures s'écoulent, le déjeuner, qui devait être si gai, a eu lieu dans la tristesse, puisque la jeune femme n'est pas revenue ; le mari est atterré, qu'est-il advenu ? Un accident peut-être ? Sait-on jamais avec les autos...

La belle-mère lui conseille d'aller voir si la disparue ne se trouve pas au domicile paternel : il y court, elle est là, en effet, tranquillement occupée à lire un roman :

— Vous n'y songez pas ! halbutie-t-il, sidéré, nos invités vous attendent...

— Tant pis, fait-elle sans se troubler, je n'irai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai changé d'avis, je ne veux plus être votre femme.

— Mais nous sommes mariés.

— Allez trouver le maire et le curé et dites leur d'effacer la cérémonie civile et religieuse.

— Vous êtes folle.

— Nullement... je vous le répète, j'ai changé d'avis, voilà tout !

Souvent femme varie... La phrase dansé dans la tête du pauvre mari qui reste là, hébété. Que va-t-il faire ?

Souvent femme varie... oui, mais celle-ci a dépassé les bornes : va-t-il, d'un coup de poing, effacer le sourire sur la bouche ironique ?

Il ne fait rien, le malheureux... il s'en va courbé sous la aétresse, il s'en va chez l'avoué demander le divorce et, l'autre jour, M^e Léon-Louis Weill conta au tribunal de la Seine cette triste et originale aventure conjugale... le mari encore sous le coup de cet abandon avant la lettre, la femme partie sur la Côte d'Azur où, allongée sur le sable, au bord de la mer bleue elle conte en riant à des camarades comme elle s'est moquée d'un pauvre homme.

Le tribunal a ordonné une enquête.

SYLVIA RISSER.

Contre **2 francs**

en timbres-poste, j'adresse franco par retour, sous pochette fermée, les articles suivants :

1. Un luxueux recueil illustré d'histoires **Très parisiennes**
2. Un magnifique recueil illustré d'histoires **Policières et d'aventures**
3. Un délicieux recueil d'histoires **Très drôles...**

Le tout d'une valeur garantie de 10 fr. formant plus de 10.000 lignes de lecture, signés des meilleurs écrivains et abondamment illustrés de hors-textes en couleurs et Photographies d'Art. En vente ou écrites à la

Librairie des Tuileries Service M.E.
208, RUE DE RIVOLI — PARIS (1^{er})

Alexis DANAN

CAYENNE

UN REPORTAGE SENSATIONNEL

Un vol de 400 Pages 15 Fr

A FAYARD et C^{ie} Edt Paris

Souvenirs d'un Aventurier de Qualité

XII (1)

Rideau.

L'HISTOIRE qui clôt définitivement, je l'espère, ma carrière d'aventurier paraîtra sans doute trop romanesque pour être vraie. Qu'on se dise bien, cependant, qu'en matière d'escroquerie et de mystification, le vrai peut bien souvent n'être pas vraisemblable. L'affaire Stavisky n'est-elle pas là pour prouver quels incroyables résultats peuvent obtenir le cynisme et l'audace, et quels revirements inouïs la destinée tient en réserve pour ceux qui osent lui faire violence ?... La vie moderne, où tous les mondes ont appris à se coudoyer, où toutes les valeurs se mêlent, est fertile en étrangetés de cette sorte. Quand on a vu un pays aussi raisonnable que la France à la merci d'un escroc de grande envergure, on n'a plus le droit de s'étonner...

De nouveau seul, j'avais repris le chemin de Paris.

Je n'y séjournai pas longtemps. Un événement imprévu vint changer tout à coup le cours de mon existence.

J'étais un soir à Montmartre, dans une boîte.

Un monsieur d'un certain âge, à la boutonnière fleurie d'une rosette et au plastron immaculé, faisait, à une table voisine, une bombe à tout casser. Grisé par le champagne, il commençait à perdre son *self-control*.

A un moment donné, il alla à la « toilette », titubant et se heurtant à toutes les tables. Quelques minutes plus tard, me rendant au même endroit, je trouvai par terre un passeport diplomatique établi au nom de M. J. K...

C'était le passeport du fétard. J'allai le lui rendre et, après m'avoir remercié avec effusion, il m'invita à sa table. Je me contentai d'accepter une coupe de champagne et, sous prétexte que j'attendais quelqu'un, je voulus me retirer.

— Je comprends, fit l'homme avec difficulté, vous attendez une poule. Ah ! mon pauvre garçon, les poules ne valent pas cher.

Et il fit de la main un geste qui rasa, sur la table, les coupes de champagne.

Pourtant, flanqué lui-même de deux « poules », le bonhomme ne paraissait pas enclin à illustrer sa théorie par l'exemple.

Au fond, l'incident serait resté dans la banalité, si l'une des femmes ne s'était « amusée » à subtiliser le portefeuille du fétard. J'avais surpris le geste. Nullement déconcertée, l'entôleuse se contenta de me faire un signe de complicité. Me prenait-elle pour un « mac » ?

Je haussai les épaules et m'appretais à partir, quand M. J. K... appela à son tour le maître d'hôtel et demanda l'addition.

(1) Voir *Police-Magazine* n° 174 à 184.

Tous droits réservés. Copyright by Ion Dragomir, 1934.

— Vous ne partirez pas, déclara-t-elle.

Au moment de payer, il se mit à fouiller inutilement ses poches, tandis que la voleuse multipliait les clignements d'œil de mon côté.

Ne trouvant aucune trace de son portefeuille, M. J. K... appela le gérant et, exhibant son passeport, il lui avoua son embarras. Mais le gérant ne se laissa pas impressionner par la qualité « diplomatique » du client. Sans mot dire, tout en écoutant les explications de celui-ci, il avait fait un signe vers son maître d'hôtel. Cinq minutes plus tard, deux agents venaient arrêter l'impécunieux fétard.

Je m'indignai. C'était trop dégoûtant, tout de même !

J'allai vers les agents et je leur rappelai qu'ils n'avaient pas le droit d'arrêter un étranger muni d'un passeport diplomatique.

— C'est juste, reconnut l'un des policiers. Ah ! monsieur, vous nous avez empêché de commettre une belle gaffe.

Mais le gérant ne l'entendait pas ainsi. Il aimait les situations nettes et détestait les complications, surtout « diplomatiques ». Il s'en prit à moi :

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, me cria-t-il.

Inconscience ou cynisme ? L'entôleuse trouva bon d'intervenir en faveur du gérant. Alors, je me fâchai.

— Si monsieur ne trouve pas son portefeuille, dis-je aux agents, c'est parce que madame le lui a volé.

— Ce n'est pas vrai ! hurla la coupable.

— Fouillez son corsage ! D'ailleurs, je l'ai vue « opérer ».

Je savais ainsi M. J. K... d'un scandale qui, sans avoir des suites matérielles, n'en comportait pas moins de fâcheuses conséquences pour la réputation d'un homme de son importance.

M. K... cultivait la reconnaissance.

Dès ce jour, il ne me lâcha plus. Il m'invita à aller passer quelques semaines en son pays que j'appellerai, afin d'éviter toute complication fâcheuse, la « Ligourie ».

Bien entendu, je déclinai d'abord son offre. Mais je connaissais mal mon nouvel ami. Un jour, il me mit sous le nez un billet de wagon-lit à mon nom :

— J'ai écrit chez moi que je rentrerais accompagné par un nouvel ami. On a déjà préparé votre appartement dans ma villa. De plus, j'ai télégraphié ce matin pour annoncer notre arrivée. Voici la copie du télégramme...

Il ne me restait plus qu'à m'incliner.

Trois jours plus tard, j'étais l'hôte de M. J. K... en Ligourie. Un hôte traité avec considération, affection, sympathie.

Brave M. K... ! Il

M. J. K... avec sa liste obtint soixante-huit pour cent des voix exprimées.

ne se doutait pas que j'étais un aventurier, un « heimatlos », un gibier de correctionnelle.

Il me traitait comme si j'étais un homme honnête, son égal, son bienfaiteur presque. Bien pire encore. M. K... avait une fille : Gabrielle. Elle avait vingt ans, elle était belle, raffinée, cultivée. Un essaim de jeunes gens tournait autour d'elle.

Lever mes yeux sur Gaby, comme on l'appelait familièrement, aurait constitué de ma part un sacrilège, une violation flagrante des lois de l'hospitalité et de l'amitié. Je ne fis donc rien pour séduire M^{lle} K... Mais, précisément à cause de cette indifférence apparente, Gaby s'amouracha de moi. Je ne tardai pas à me l'avouer, loyalement, courageusement, quoique cela puisse paraître étrange de la part d'une jeune fille du monde.

Que pouvais-je répondre dans un cas pareil ? Que pouvais-je faire ? Surtout, — ô misère ! — que je l'aimais aussi !

Partir, sans doute.

Gaby m'en dissuada en trois secondes :

— Le jour de votre départ, je me suiciderai. Je vous en donne ma parole.

Je baissai la tête.

— Vous en aimez une autre ? demandai-elle.

— Non, Gaby... Aucun amour n'occupe mon cœur.

— Alors, je ne vous plais pas ?

— Oh ! Gaby !

Cette simple protestation était plus éloquente qu'une longue déclaration d'amour.

— Alors, pourquoi ne demandez-vous pas ma main ?

— Ah ! malheureuse ! si vous pouviez savoir !

Elle me regardait de ses yeux superbes, sans rien deviner, sans même supposer rien de mal. Elle croyait que je me considérais comme trop pauvre, que ma réserve était dictée par un excès de scrupule...

Et le temps s'écoulait dans cette équivoque sentimentale qui ne présageait rien de bon.

Un mois après mon arrivée en Ligourie le Gouvernement du pays fut renversé, le Parlement dissous. M. J. K... fut nommé ministre des Travaux publics dans le nouveau Cabinet.

Il fallait faire de nouvelles élections dans le pays.

Le système électoral en Ligourie est simple. Basé sur le principe du vote universel, il oblige les partis en lutte à présenter, pour chaque département, des listes comportant autant de candidats que de sièges vacants dans la circonscription. Si, par exemple, pour un département, il y a cinq sièges de députés, chaque parti présente une liste de cinq candidats. L'électeur choisit la liste qui lui convient et, dans la cabine de vote, il y applique une estampille :

« Voté », qui se trouve à sa disposition. Tous les électeurs doivent porter leur choix sur une liste entière et voter pour elle exclusivement au moyen du cachet en caoutchouc. La liste qui obtient le plus grand nombre de suffrages triomphe.

M. J. K... était en tête de la liste gouvernementale dans son département. Cela l'envenimait, car ses adversaires politiques étaient d'opulents industriels qui ne reculerait devant aucun sacrifice pour s'assurer la victoire.

Or, ne pas être élu député signifiait pour M. K... perdre sa place de ministre. Un membre du Gouvernement devait nécessairement être parlementaire.

Tous les partis d'opposition s'étaient coalisés pour présenter une liste unique. Sur l'autre liste, figurait M. J. K...

Donc, rien que deux listes en présence. Une des deux devait remporter la victoire.

M. J. K... m'exposa un soir tout ceci, d'une voix mélancolique qui trahissait son inquiétude.

— Nos adversaires sont trop forts, conclut-il.

— Mais, objectai-je, si je m'en rapporte aux statistiques, il y a eu un revirement puissant en votre faveur. Des milliers de Ligouriens se sont inscrits dans votre parti.

— Peuh ! vous ne connaissez pas les mœurs politiques de mon pays. Le Ligourien moyen est toujours membre inscrit du parti qui gouverne.

— De quoi vous plaignez-vous donc ? Plus vous aurez de membres inscrits, plus vous aurez de votants, dis-je naïvement.

M. K... eut un sourire amusé :

— Ce serait ainsi, si tous les partisans inscrits votaieut pour nous. Mais, une fois seul et tranquille dans la cabine de vote, le partisan, opportuniste et traître, applique le cachet « Voté » sur la liste de l'adversaire. Et le tour est joué.

Je hochai la tête.

— Quatre-vingt pour cent des électeurs sont inscrits au parti. J'ai peur que la moitié trahisse le jour du scrutin.

... L'atmosphère politique où nous vivions me gagna peu à peu. Je commençais à m'intéresser à la propagande, aux tourments, aux inquiétudes de mon protecteur.

C'est alors que je conçus un plan méphistophélique, que je n'hésitai pas à livrer aujourd'hui aux amateurs de recettes électORALES.

J'allai trouver le chef de la propagande de M. K... et je lui exposai mon plan. Il m'écouta en élegant sans arrêt de ses petits yeux malins et vifs.

— Ça colle ! s'écria-t-il à la fin, en m'envoyant une joyeuse bourrade dans la poitrine. Merveilleux !... Génial !... Mais le patron n'est pas au courant, j'espère. Tel que je le connais, il ne marcherait pas.

— Mais non, voyons ! le rassurai-je.

— Bravo !... Nous les aurons comme des navets ! clama-t-il.

Et, en effet, nous les eûmes...

M. J. K... avec sa liste, obtint soixante-huit pour cent des voix exprimées. Ce fut la plus belle majorité de toutes les circonscriptions de la Ligourie.

Cela s'était passé d'une façon tout à fait normale.

Le jour du vote, nos agents électORAUX parcoururent les rues en disant à tous les électeurs qui voulaient les écouter :

— Si vous figurez sur les rôles des partis d'opposition, votez contre nous. Nous respectons les opinions politiques de tout le monde. Mais, si vous êtes inscrit à notre parti et si, dans la cabine, vous vous amusez à nous jouer un mauvais tour, gare à vous !

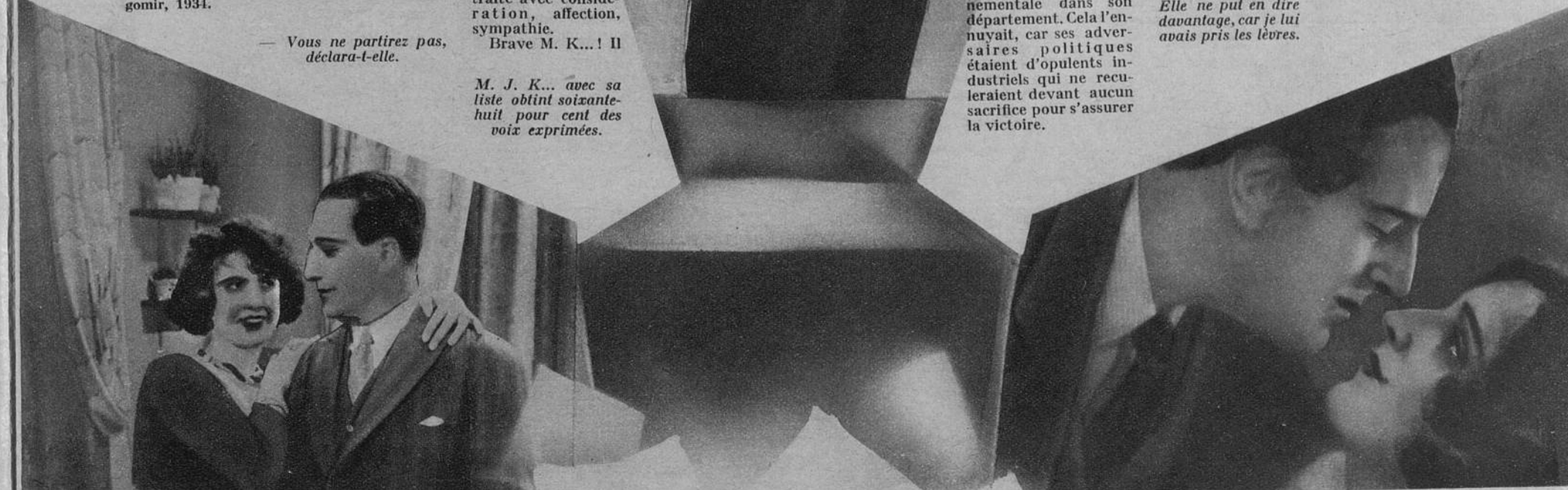
Une demi-heure à peine après le commencement des opérations électORALES, une nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre à travers toute la circonscription : tous ceux qui, tout en étant inscrits au parti de M. K..., voterait contre lui, seraient mis tout nus et... passés à tabac par de zélés partisans.

Et, pourtant, le vote se faisait d'une façon normale, sous le contrôle d'un magistrat

(Suite page 14.)

X.

Elle ne put en dire davantage, car je lui avais pris les lèvres.



Les Irrégulières

de la Haute Noce



I. — La haute noce.

Les reporters la dédaignent généralement sous prétexte qu'elle ne présente pas assez de pittoresque ni de mœurs bien définies.

On préfère parler et écrire à perte de vue sur le fameux « milieu » et ses filles qui vendent l'amour à des prix abor-

tables. Prostituées du boulevard Rochechouart, pierreuses de Belleville, femmes élégantes des Champs-Élysées et des grands boulevards au sourire vénal, échelle incomplète de l'amour tarifé.

Il y a encore les grues huppées des palaces, les voyageuses aguichantes des transatlantiques, les théâtreuses qui exhibent sur les planches des music-halls leur chair rose en incendiant les braves messieurs décorés des fauteuils d'orchestre de leurs ceillades provocantes... les femmes mariées qui restent bien sage-



Elle ne sort qu'après avoir reçu un coup de téléphone.

Quelles robes superbes pour ces dames, les spécialistes du « coup du paquebot ».

ment dans leur intérieur dans l'espoir d'un coup de téléphone d'une M^{me} Aline ou Germaine leur enjoignant d'accourir en vitesse dans le salon de massage où un client amoureux consulte des photos suggestives en attendant la prêtresse de Vénus...

Prostitution clandestine de celles qu'on pourrait appeler les « irrégulières » du « business »...

Prostitution qui s'étale, qui sévit, sans règlements administratifs, la plus dangereuse pour la société et la plus difficile à pourchasser...

Car, dans la haute noce, vous pensez bien que les agents des mœurs n'ont pas droit de surveillance...

D'ailleurs, cet échelon supérieur de l'amour vénal, de récents scandales importants ne viennent-ils pas de le faire sortir de l'ombre et de montrer les hautes influences politiques qui le protègent?...

II. — Le coup du paquebot.

Avant de pénétrer dans le port, le navire a poussé son cri strident. Puis ses hélices se sont arrêtées pendant qu'un tout petit vapeur trapu et courageux a remorqué le monstre marin vers le bassin qui va lui servir d'étable...

A l'appel de la sirène, les gens qui stationnent sur la passerelle du débarcadère, tout contre les bâtiments de la douane, se sont haussés sur la pointe des pieds pour apercevoir le paquebot qui avance.

— Le voilà, le long de la jetée ; avec les manœuvres, il ne faut guère compter qu'il soit à quai avant dix minutes...

Cette exclamation a renseigné la foule. Dans cette foule impatiente, plusieurs éléments sont en contact, brassés, mélangés, suivant les remous, mais toutefois vite reconnaissables un à un.

Voici d'abord les épouses d'officiers, de marins, de fonctionnaires coloniaux, les mères, les sœurs, les gosses, les cousines, les maîtresses, les fiancées accourues au-devant des êtres chers qui reviennent passer leur congé sur le sol natal après des mois ou des années vécus dans les colonies lointaines de l'Extrême-Orient.

Au milieu de cette cohue féminine jacassante, quelques hommes, également parents ou amis...

Voilà la masse... Maintenant inspectez avec plus d'attention, passez en revue une à une toutes ces personnes qui attendent...

Vous aurez vite fait de repérer plusieurs élégantes créatures aux lèvres tentantes comme de beaux fruits — surtout pour des « coloniaux » sevrés de belles filles — qui, au volant de somptueuses voitures particulières, sont venues à La Joliette pour assister au débarquement du paquebot...

Prévenues par des parents, par des amis qu'elles ont à bord?

Non. Mais renseignées par les journaux ou par des accointances dans les bureaux des compagnies de navigation. Elles ont lu et épluché, nom par nom, profession par profession, la liste des passagers. Alors elles ont quitté leurs jolies villas des Maures et même de l'Estérel, les palaces de Cannes, Nice, Monte-Carlo pour se poster sur ce débarcadère crasseux et attendre...

N'ont-elles pas le droit d'avoir des amis, des parents, des connaissances à bord?

Le navire, coincé, ligoté par les amarres, a stoppé. On a jeté une courte passerelle. Et le débarquement a commencé.

Indigènes de l'Asie en costumes nationaux, Annamites en pantalons noirs, radjahs indous, Chinois avec leurs épouses aux petits pieds déformés, Européens dont les physionomies énergiques ou débilitées par les climats malsains accusent une existence lointaine pour toujours ou momentanément abandonnée...

Parmi ces derniers, il y a des jeunes, civils ou officiers, au masque résolu d'aventuriers légaux, des vieux et des « mûrs », dont les poches sont encore, malgré la crise, bourrées de gros billets...

Quelles robes superbes pour ces dames, les spécialistes du « coup du paquebot »...

Tels sont les « amis » qu'elles sont venues guetter... Amis récents qui se déclarent aussitôt, d'un signe, d'une ceillade.

— J'ai fait une touche merveilleuse, me confie Nadia, la princesse russe — une des premières qui aient fait ce « truc ». C'était le mois dernier, à l'arrivée du... des Messageries Maritimes, courrier des Indes et de l'Égypte...

En allant chercher un parent retour de Saïgon, je suis tombé tout à fait par hasard sur la belle Nadia. Je l'ai connue dans un charmant petit trou des environs de Toulon où elle a, sur le bord de la mer, une coquette villa de style provençal. Il y a près de trois ans de ça, pendant des vacances, et j'avoue que j'avais oublié la jolie Slave.

— Racontez-moi votre « touche » magistrale...

Nadia eut un sourire énigmatique qui n'appartient qu'à elle. Elle jeta un coup d'œil dans la direction du navire qui approchait et elle commença son histoire.

Parmi les passagers, Nadia a relevé le nom d'un magnat du commerce indo-chinois A-t-elle des agents secrets, des correspondants à l'étranger? Je ne saurais le dire. En tout cas, neuf fois sur dix, elle possède le signallement de celui sur lequel elle a décidé de mettre son grappin fascinant.

Il suffit, au débarquement, de ne pas avoir les yeux dans sa poche. C'est la qualité primordiale de ces sortes d'aventurières.

Repérer le carnet de chèques qui transparaît à travers le veston, le suivre à la trace ou plus exactement l'attendre négligemment dans un grand hôtel de la Canebière.

Quelle n'est pas la surprise du nabab de retrouver sous les lustres de la salle à manger la belle inconnue à laquelle il a, tout à l'heure, au débarcadère, décoché un regard excité!

L'astuce professionnelle de Nadia et de ses pareilles réside en ce seul fait : ne pas brusquer les choses. Ne point faire connaissance d'emblée comme la première poule venue. La fortune vient à qui sait attendre...

Nadia traverse la vaste salle à manger. Les glaces se renvoient en les multipliant son port majestueux, sa taille fine, ses yeux fendus en amande.

Un murmure d'admiration s'élève à son

passage. Elle marche, dédaigneuse, jusqu'à la table — auprès de celle occupée par sa future proie — comme par hasard restée libre.

Restée libre sans doute par la prévoyance du maître d'hôtel qui connaît les combines et compte sur un pourboire princier et ultérieur...

Forcément, le monsieur voisin de l'aventurière n'a d'yeux que pour cette splendide créature. Il cherche le moyen d'entrer en relations :

— Permettez-vous, madame, que nous prenions le café ensemble?

— Avec plaisir, monsieur. Je hais la solitude.

La conversation est accrochée... Au bout de la conversation, il y a l'amour... Après, la facture. C'est normal, régulier.

Le nabab s'en doute confusément. Bah ! Il désire cette femme, il a vu. Il mettra le prix qu'il faudra.

On a gagné de l'argent aux colonies !

— Vous devriez venir vous reposer des fatigues de la traversée dans ma villa de S...

— Impossible, on m'attend à Paris demain pour affaires...

— Téléphonnez.

Ceci est dit avec un sourire si séduisant que le monsieur se voit obligé de se faire cette douce violence.

Mollement, il fait remarquer :

— Vous êtes trop gentille, chère amie (déjà !). Je ne puis abuser de votre amabilité...

— Mais non, mais non, votre compagnie m'est si sympathique. Je vous enlève dans ma voiture !

Et, peu d'instant plus tard, une grosse voiture américaine gravit le col de la Gineste et file vers la villa ocre dont le jardin ombragé de pins descend jusque dans la mer...

Le « coup du paquebot » a réussi.

III. — L'escadre étrangère et le yacht tragique.

— La flotte anglaise arrive samedi ! Les filles du quartier réservé, des « maisons » du Chapeau-Rouge battent des mains autour d'un souteneur corse qui colporte la bonne nouvelle.

Il y a crise en effet dans le commerce de l'amour vénal, comme dans les autres. Et l'arrivée d'une escadre étrangère apparaît pour ces dames comme un véritable Eldorado.

L'homme en cote bleue ajoute :

— C'est officiel, hé ! Toute une escadre de gars « bourrés à bloc ». Ils vont rester dix jours à faire la nouba, à se saouler, à rattraper les mois vécus sans caresses...

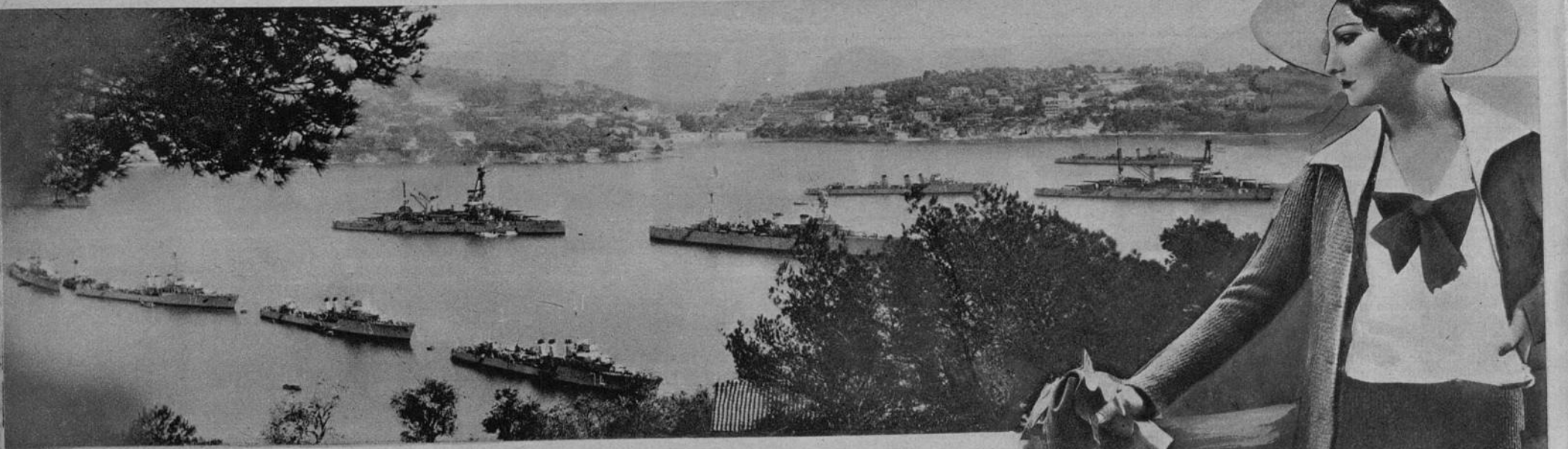
Les chemises bébé, roses, vertes, mauves, sautent de joie.

L'argent va affluer. La belle vie, quoi !

Une brasserie du boulevard de Strasbourg prise au hasard.

C'est l'heure animée de l'apéritif. Les négociants et les armateurs de Toulon





La flotte anglaise arrive samedi, l'argent va affluer, la belle vie, quoi !

voisinent avec des officiers de marine mou-
lés dans des uniformes impeccables.

Groupées autour d'une banquette, une
dizaine de jeunes femmes en toilettes claires
discutent avec ardeur :

— L'escadre anglaise arrive samedi !

Les « petites alliées » des seconds maîtres
et des officiers aux goûts modestes calculent
déjà les rentrées de fonds futurs.

— Je m'achèterai un ensemble vert...

— Je monterai faire un tour à Paris...

Le bruit de l'arrivée de l'escadre britan-
nique circule de bar en bar...

Sur toute la côte, la nouvelles'est ré-
andue. Quelques aventurières de haute en-
volée ont fait leurs préparatifs.

Pensez donc, sur ces cuirassés, sur ces
torpilleurs, que de gibier à plumer !

Il y a les officiers pourvus de nombreuses
rentes, les officiers supérieurs, et, qui sait,
les officiers généraux encore épris de beauté
féminine...

Pour faire leur conquête, il faut les prendre
par leur point faible : la mer. Oui, la mer.

...La brune Arlette ne possède pas de
yacht. Mais elle possède un certain crédit
dans le pays où elle vit. Il lui faut un yacht.
Elle sait qu'elle peut en trouver un en loca-
tion pour des prix abordables. Mais il faut
laisser des arrhes considérables... tout au
moins pour les gens ordinaires. Car, à elle,
on fait confiance...

Le tout est de connaître un usurier-
commanditaire-armateur.

C'est si commode un yacht. Ça peut être
une fumerie, un champ clos de nudisme in-
tégral, le théâtre de « partouzes » auda-
cieuses...

Tout ce qu'il faut pour attirer l'attention
blasée de gens qui ont fait cent fois le tour
du monde...

Et puis ça fait chic... Ça classe...

Arlette s'est installée dans le plus bel
hôtel de Toulon. Toute la journée, son yacht
blanc comme une mouette tire des bordées
dans la rade entre Tamaris et le Mourillon...

Parfois, le long de son bord, file une ve-
dette battant pavillon britannique.

Dedans, il y a des gentlemen galonnés qui
sourient au passage de la jolie sirène.

Parfois, les canots à moteur stoppent.
Une conversation s'engage d'un bord à
l'autre

— Venez donc prendre un cocktail...

— Très aimable, Miss...

On boit des alcools ; on commence à
flirter ; on remonte le phono et l'on se tré-
mousse au son d'un fox-trott mécanique.

— Vous qui revenez d'Extrême-Orient,
n'avez-vous pas dans vos bagages un peu
de cette « confiture » divine... sans laquelle
je ne puis vivre...

— Vous êtes exquise, a répliqué le 4-
galons en sentant une chaleur lui passer
sur la nuque.

Arlette fumera l'opium dans son yacht
de location avec des officiers supérieurs de la
« British Navy ».

Le bateau blanc ancré au bord d'une
calanque entendra des rires joyeux, des
baisers ardents...

Et peut-être...

Un soir, au clair de lune — l'affaire est

assez récente — l'amant repu de tendresse
quittait le yacht d'amour sur un rapide
canot à pétrole.

Soudain, un coup de feu zébra la nuit.

L'officier de marine s'abattit sur les
bancs du canot...

Enquête... Cette version officielle fut
communiquée à la presse locale :

« Un invité maladroit voulant tirer une
mouette par un hublot du yacht joyeux
atteignit mortellement le capitaine de fré-
gate W... L... »

Un drame de jalousie, à la suite d'une
orgie que l'on a essayé de faire passer pour
un accident de chasse...

Les mouettes volent-elles la nuit ?

Une chauve-souris?...

N'empêche, le joli yacht blanc a été ma-
culé par les éclaboussures sanglantes de cet
accident tragique.

La haute noce, comme la vulgaire prosti-
tution du trottoir, n'est pas exempte de
dramas inhérents aux risques du métier...

IV. — Par-dessus les feux de la rampe.

Paris a la réputation d'être la ville aux
plaisirs. Théâtres, cinémas, music-halls
flamboient dans la nuit.

Entrons dans ce petit music-hall proche
des boulevards où la tradition exige des
spectacles abondamment décolletés. On
pourrait même dire tout à fait déshabillés,
car il ne semble pas qu'un cache-sexe plus
petit qu'une feuille de vigne constitue un
vêtement appréciable.

Dans cette boîte à nu, il y a d'abord une
troupe de petites femmes dont le talent
artistique consiste à se balader sur les
planches dans le costume d'Eve et à mi-
trailler les spectateurs congestionnés des
premières rangées de fauteuils de leurs re-
gards ensorceleurs.

Ces demoiselles gagnent au maximum
500 francs par mois.

Cinq cents francs par mois pour se nour-
rir, se vêtir et surtout se loger. Autant dire
qu'avec des appointements pareils, elles ne
peuvent « y arriver », joindre les deux
bouts...

Alors?...

Alors elles se débrouillent. Elles font des
extras, des « cachets en ville » à minuit,
après le théâtre, ainsi que me l'explique la
blonde Elyane, une girl qui vient d'avoir
dix-sept ans...

En plus des petites femmes à 500 francs
par mois, il y a les « vedettes » ; 800 francs :

la fortune.

Celles-là ont leur nom sur les affiches
apposées dans la rue et en dessous de photo-
graphies suggestives placardées à côté du
guichet aux billets.

De futures Mistinguett, Joséphine Baker
ou... Cécile Sorel...

Pour l'instant, elles doivent vivre. Et,
pour vivre, faire comme les petites girls
aux manteaux élimés. C'est-à-dire « se
défendre ».

Bon nombre de ces charmantes enfants
s'exhibent sur les planches pour « avoir une
couverture » comme on dit dans le « milieu ».

Et puis c'est de la bonne tactique. Les
braves provinciaux qui constituent le fond
de la clientèle de ces modestes « usines à plai-
sirs » ne voudraient pas aller terminer la nuit
avec des femmes de noce exerçant leur sé-
duction sur le bitume ou à la terrasse des
cafés des grands boulevards...

Il désirent mieux... Et, lorsque, pendant
la représentation, ils remarquent la conver-
gence sur leur personne des regards des
artistes en scène, ils s'imaginent naïvement

qu'ils « ont des touches »
avec une étoile.

Demain, ils raconteront
aux copains du café du Com-
merce, ébahis d'admiration, qu'ils
ont passé la nuit avec une actrice
en renom et... pour rien, « au
béguin ». Ils oublieront simple-
ment de dire qu'ils ont acquitté
le montant d'une importante fac-
ture ou payé le terme de loyer en
retard de la belle théâtréuse.

Mais ça, ce n'est pas un paiement
de services rendus. C'est une gen-
tillesse, un souvenir.

— Quand j'étais aux N... à
Montmartre, me confie Elyane,
je me faisais environ dix mille
francs par mois... La boîte m'en
donnait sept cents, tu te rends
compte?...

Si je me rends compte !...

Combien de mains excitées se
sont posées sur cette chevelure
blonde !... Combien de fois la petite artiste
trop débrouillarde l'a-t-elle prononcée,
avec un sourire prometteur cette simple
phrase :

— Tu sais, nous autres artistes, on est
prodigues ; l'argent file entre nos doigts et
quand arrive une note à payer, plus de
sous !... Si tu me réglais la facture du gaz,
tu me rendrais un bien gros service, mon
chou !...

— Ah ! ces artistes, toutes les mêmes,
des cigales de la fable... Tiens, mon petit,
voilà de quoi apaiser tes tourments...

Et, ce disant, le brave homme sort son
portefeuille, en tire un gros billet bleu qu'il
glisse dans une petite main féminine...

— Oh ! merci, tu es trop gentil, tu me
rends un grand service...

Le rideau vient de se baisser.

La commère de la revue, une grande
blonde qui évoque l'expression paysanne
« un beau brin de fille », vient d'annon-
cer :

Pendant l'entr'acte, allez vous rafraî-
chir au bar en vous rinçant les yeux... Danses
nues exécutées par de jolies artistes... Con-
somptions à partir de 10 francs.

Devant le bar américain, se pressent
quelques messieurs d'âge respectable qui,
en se juchant sur les hauts tabourets,
veulent « jouter les gigolos »...

Tout contre eux, quatre danseuses qui
ont appris la chorégraphie avec des batail-
lonnaires revenus du pays de Fathma
s'efforcent en tortillant le ventre et la croupe
d'esquisser la véritable rumba.

Les spectateurs, figés dans une attention
implacable, n'en perdent pas une bouchée.

D'ailleurs cette danse n'apparaît que
comme le prélude de divertissements plus
précis. Et, je ne sais pourquoi, ces danseuses
dont le seul talent consiste à savoir allumer
le désir des vieux font naître en ma mémoire
des images déjà vues...

Le « choix » dans les maisons de société...
Carmen, Dolorès, Irma et Betty font des
grâces et des effets de poitrine pour me dé-
cider à « monter ».

Ici, c'est pareil.

La seule exception, c'est
qu'on ne monte pas tout de
suite. Il faut savoir attendre
la fin du spectacle. On peut
quand même, d'ores et déjà,
faire signe à l'objet de
son choix...

A quoi la fille dévê-
tue répond par un sou-

rire aguichant de
« turfeuse » au tra-
vail...

Et voici la sortie. La revue s'est terminée
par un final endiablé où les artistes, non
encore retenues, se sont dépensées pour se
faire remarquer.

La rue étend sa sombre perspective
entrecoupée du flambolement des enseignes
électriques des bars et des boîtes de nuit.

Des taxis passent à la maraude. Les spec-
tateurs s'éloignent, seuls ou par petits
groupes : de tout jeunes gens ou des mes-
sieurs âgés à melons clairs.

Quelques uns s'arrêtent à quelques mètres
et attendent la sortie des artistes.

Le théâtre éteint ses lumières. Les ou-
vrees et puis les machinistes s'en vont.

(Suite page 11.)

JEAN BAZAL.

— Ici, madame Aline une affaire intéressante...

Ces demoiselles
gagnent au maximum
500 francs par mois.



ESPIONNES

VII (1).

La cabane de Willy Jones, le pêcheur.

Plusieurs jours passèrent après la nuit dramatique que j'avais vécue dans le sous-sol du casino. La joie et l'inquiétude m'agitaient à la pensée de savoir si près de moi des amis dévoués à la sainte cause que je continuais secrètement à servir. Si on allait les découvrir ! Les malheureux croiraient que c'était moi qui les avais livrés.

J'étais également préoccupée parce que Steinhauer ne parlait toujours pas de m'envoyer en mission. Se méfiait-il ?

A maintes reprises déjà, il m'était arrivé de passer devant l'espèce de bar qui m'avait été signalé par mes nouveaux amis et qui, à part quelques estaminets, était l'unique endroit un peu attrayant que possédait Zeebrugge.

Les Allemands seuls le fréquentaient d'ailleurs. Quand je dis les Allemands, il s'agit, bien entendu, des officiers, car les simples marins n'étaient pas autorisés à consommer dans le même établissement que leurs supérieurs.

Mais la prudence me faisait hésiter à en franchir le seuil ; je savais que le fait de prendre une coupe de champagne avec un officier était facilement interprété comme une tentative de corruption.

Ce fut Steinhauer qui, un jour que je me plaignais de la monotonie de la vie, me vint en aide :

— Qu'est-ce que vous faites le soir ?

— Je lis.

— Ah ! très intéressant !... Que lisez-vous ?

— Comme si vous ne connaissiez pas les ouvrages qu'en venant ici j'ai achetés chez un libraire de Gand !

Il se contenta de sourire, je m'étais en effet aperçu que, pendant mes absences, quelqu'un fouillait régulièrement dans mes modestes bagages.

Steinhauer poursuivit :

— Mais je ne vous interdis pas de vous

distraindre. Allez danser, si vous aimez la danse.

— A la « Lune d'Argent » ?

— Pourquoi pas ? Je pense qu'il n'y a aucun danger. Naturellement cela ne vaut pas les bars bruxellois, mais c'est la seule distraction que nous ayons ici. Goûtez-en avant de partir.

Je tressaillis :

— Je vais donc bientôt me mettre en route ?

— Probablement. Le prince de Wied, venu visiter le front, m'a demandé de le rejoindre à Bruges. J'y recevrai sûrement des instructions de la chancellerie.

Je n'ignorais pas que le prince Guillaume de Wied, qui avait, au début des hostilités, quitté son royaume d'Albanie pour venir se mettre à la disposition de son cousin l'empereur d'Allemagne, au grand mécontentement de celui-ci d'ailleurs, était devenu le chef suprême du service d'espionnage allemand.

Il n'était donc pas douteux que le prince de Wied eût mandé Steinhauer à son quartier général pour lui donner de nouvelles directives concernant la guerre secrète.

Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée : avertir les occupants du souterrain de mon départ éventuel, car je ne voulais à aucun prix, si un malheur devait leur arriver, qu'ils pussent m'accuser de les avoir trahis.

Deux jours plus tard, Steinhauer prenait en automobile la direction de Bruges par Blankenberghe. Dans cette dernière ville il allait prendre au passage des rapports d'agents rentrés d'Angleterre par la voie sous-marine.

Tout ce jour-là, je guettais, mais en vain, le mystérieux lieutenant de marine qui, après m'avoir enlevée, m'avait conduite dans le repaire souterrain que le contre-espionnage allié avait établi à Zeebrugge.

Le soir tomba. La petite ville était plongée dans les ténèbres, car, redoutant les incursions des avions, l'Amirauté avait donné l'ordre aux habitants de boucher hermétiquement leurs fenêtres avec des



— N'est-ce pas lui qui adresse à notre sous-marin des signaux

tentes sombres, les volets ne suffisant pas à masquer les lumières.

Les rares réverbères allumés avaient été préalablement bleuis, les estaminets fermaient à l'approche de la nuit faute de clientèle, puisque seuls les Allemands avaient droit de circuler dans les rues après huit heures du soir.

L'unique établissement qui pouvait s'offrir le luxe de se transformer en boîte de nuit était, je l'ai dit, la « Lune d'Argent », dont l'Amirauté avait fait son quartier général du plaisir.

Je décidai de m'y rendre, puisque j'avais la permission de Steinhauer, ma présence, même si elle était signalée, ne me compromettrait pas.

La façade semblait hostile avec ses volets hermétiquement clos, à travers lesquels filtraient des bribes de musique endiablée.

Seule, au-dessus du porche, une petite ampoule bleue la signalait à l'attention des officiers désœuvrés. C'est cette leur discrète qui m'attira lorsque j'atteignis, non sans avoir été accostée quatre fois par des patrouilles, le boulevard d'Heyst.

Quelques officiers que je croisai sur le seuil me contemplèrent avec des regards soupçonneux. Mais l'un d'eux, qui était mon voisin de table au casino, me reconnut, sourit et, après m'avoir adressé un salut correct qu'imitèrent ses camarades, s'effaça pour me laisser pénétrer.

Le bar proprement dit était précédé par une sorte de petit hall, lui aussi, faiblement éclairé.

Outre le vestiaire, il y avait un comptoir de tabacs et une petite boutique de fleuriste. Quelques plantes vertes découpaient leurs larges feuilles sur le velours grenat des tentures.

Impeccable devant la porte de la salle, se tenait un portier habillé en marin.

En apercevant le groupe d'officiers qui m'accompagnaient, l'homme se mit au garde à vous, tout comme il l'eût fait à la coupée d'un vaisseau amiral.

La double porte s'ouvrit et le fracas de l'orchestre nous accueillit brusquement. Par-dessus l'éclat des cuivres, on entendait des rires et le bruit des verres entrechoqués.

Dès le seuil franchi, les Allemands après m'avoir saluée une seconde fois, se dirigèrent vers une table où ils devaient avoir l'habitude de s'installer. Je m'orientai.

L'ensemble de la salle offrait l'aspect de certaines tavernes-concert fort prisées en Allemagne et appelées *Ratskeller*.

Plusieurs rangées de tables s'alignaient devant une petite scène, au pied de laquelle se démenait l'orchestre.

A gauche, le buffet. A droite, quelques loges pleines d'officiers de marine et de jeunes femmes ramenées de Bruges.

On buvait là de la bière, et du vin, on consommait aussi des glaces. Pas d'alcool, celui-ci était rigoureusement interdit par une circulaire du gouvernement général.

Le programme du music-hall comportait

un comique, des acrobates hollandais, une chanteuse qui, originaire du Nord de la France, s'était forgé le nom sonore de Diane de Gravelines, et un couple de danseurs mondains : Hermine and Fredy, venus de Bruxelles en représentation et par autorisation spéciale.

Les acteurs chantaient en français, parfois ils mêlaient aux paroles des mots allemands, mais ils prononçaient si drôlement cette langue que leur était inconnue que les soldats éclataient de rire.

Et les applaudissements crépitaient. Ces messieurs poussaient l'enthousiasme jusqu'à bombarder les chanteuses de bouquets et d'invitations à souper.

Pour les petits soupers, voyez le premier étage ! me glissa une des serveuses.

Au haut d'un escalier tapissé d'amarante, l'étage désigné se divisait en dix cabinets particuliers et une petite salle du genre jardin d'hiver.

Lorsque j'atteignis le palier, un tumulte indescriptible qui provenait de ce jardin d'hiver attira mon attention. C'étaient des cris rauques entrecoupés de rires désordonnés et scandés par un bruit de mains violemment frappées l'une contre l'autre. Ce vacarme était dominé par des refrains obscènes chantés en allemand.

Oserai-je décrire le spectacle innommable qui me cloua sur le seuil de cette pièce, que seule une draperie défendait des regards ?

Les jeunes lieutenants de la marine impériale, parmi lesquels se trouvait un aviateur, formaient cercle autour de trois femmes entièrement nues.

Toutes trois se tenaient à quatre pattes sur le tapis. L'une d'elles demeurait accroupie près du mur tandis que les deux autres, en ligne à l'extrémité de la pièce, prenaient le départ pour une course qui consistait à avancer le plus rapidement dans cette position comme des chiens de dressage.

Les lazzis, les cris, les gestes des officiers l'encourageaient. D'aucuns n'hésitaient pas à parier des bouteilles de champagne sur leur favorite.

— La brune !

— Non, c'est la blonde !

— C'est couru ! Vas-y, Stella !

La blonde Stella commençait en effet à dépasser d'une tête sa brune compagne, acharnée comme elle à se classer première dans cette compétition que les spectateurs appelaient humoristiquement : « course de levrettes ».

L'assaut final consistait à décrocher avec ses dents la récompense, qui n'était autre qu'un billet de cent marks glissé dans l'endroit le plus intime de la dame qui, accroupie contre la muraille, figurait le but.

Ma présence ne parut pas les gêner. Les femmes, qui étaient des Belges, m'invitèrent même à prendre une coupe de champagne en l'honneur d'un de leurs mécontents passagers, le lieutenant aviateur von Pleschow.

Malgré ma répulsion, j'acceptai, car je ne pouvais refuser sans paraître suspecte.

L'aviateur était encore un tout jeune homme, d'allure distinguée et dont la présence choquait malgré tout au milieu de cette orgie. Il me désigna fort aimablement une place à la table chargée de bouteilles qui occupait un angle du salon.

On but, on échangea des banalités, l'un de ces messieurs nous honora même d'un petit couplet égrillard, fort prisé, paraît-il, à bord des sous-marins de Sa Majesté l'empereur et roi.

Soudain un grand cri parti d'un salon voisin me fit tressaillir. L'officier n'en continua pas moins sa chansonnette.

Les jeunes lieutenants de la marine impériale, parmi lesquels se trouvait un aviateur, formaient le cercle autour de trois femmes entièrement nues.



D'AMOUR



mer du Nord ?

— Et de l'Atlantique et de la Méditerranée, ajoutai-je avec une conviction qui les fit tressaillir d'aise.

— *Mare Nostrum*, dit sentencieusement l'un d'eux qui avait des lettres.

A ce moment, j'eus une idée qu'aujourd'hui encore je n'hésite pas à qualifier de géniale. Afin de bien leur prouver que j'étais au courant des menées de l'Allemagne en Angleterre ainsi que des agents qu'elle y entretenait, j'insinuai finement :

— D'autant que certain Lord, sur qui nous pouvons compter, ne ménage aucun effort pour faciliter notre tâche sur le territoire où vit et pense l'Intelligence Service.

Le visage de von Pleschow s'éclaira. Il ricana entre deux gorgées de champagne :

— Lord Edward Berrydale. Parbleu ! moi aussi, je le connais !... Un de nos agents me l'avait signalé au cours de mon évasion. Le brave type ! c'est lui qui m'a sauvé la mise après que j'eus tué mon sixième Anglais, le policier Sullivan.

C'était là une indication précieuse pour mes amis du souterrain. Lord Berrydale. Mentalement je me répétais ce nom afin de ne pas l'oublier, tout en ajoutant, pour dire quelque chose :

— Il nous rend d'énormes services.

Le jeune Pleschow but une nouvelle rasade de champagne, puis ricana de plus belle :

— Dites que c'est grâce à lui que vous et moi nous allons pouvoir accomplir convenablement notre mission de l'autre côté du Détroit.

J'esquissai une légère moue et répliquai par une flatterie à l'adresse de l'orgueil germanique, sachant les Allemands incorrigiblement vaniteux :

— Je crois que si nous réussissons, nous le devons surtout à l'admirable organisation de nos services.

L'aviateur hochait la tête, mais les vapeurs de l'ivresse dont il subissait les premiers assauts le rendaient obstiné.

D'accord. Mais, vous le savez aussi bien que nous, sans les complices placés par Lord Berrydale à Plymouth, à Stonehouse et à Devonport, c'est-à-dire dans les plus importantes bases navales anglaises, comment le sous-marin nous débarquerait-il et que deviendriez-vous, une fois déposés sur la côte ennemie ?

Satisfait au plus haut point, je n'en continuai pas moins de hocher la tête, de manière à lui faire croire que je jugeais l'importance du concours des traitres britanniques exagérée.

— *Teufel!* murmura Pleschow, vous êtes encore plus entêtée qu'un highlander ! Demandez plutôt à ces messieurs, qui, tous, ont déjà accompli plusieurs voyages là-bas, ce qu'ils en pensent.

Du doigt il me désignait trois de ses compagnons. Nous bûmes encore du champagne, après quoi l'un des marins mis en cause prit la parole :

— Comme tous les agents secrets, dit-il, madame se croit infallible. Je suis, moi, d'avis qu'il ne faut pas sous-estimer l'aide que nous apportent les hommes à la solde de Berrydale. Pleschow a raison, sans Willy Jones qui nous recueille dans sa cabane, où nous changeons de vêtement et de personnalité, grâce aux papiers anglais qu'il nous procure, que deviendriez-vous en débarquant à Cremyll, près de Plymouth ?

« N'est-ce pas lui qui, d'ailleurs, adresse à notre sous-marin les signaux annonçant que l'instant est propice pour se rapprocher de la côte sans être inquiété par les patrouilles ? Voilà neuf mois que dure ce manège et jamais, grâce à lui, l'ennemi ne s'en est aperçu. »

« N'est-ce pas encore avec son aide qu'un de nos espions qui exerçait à Londres le métier de courtier en grains, dans Piccadilly-Circus, a pu fuir la grande Bretagne, devenue dangereuse pour lui ? »

« N'est-ce pas toujours Willy Jones qui, une fois notre homme embarqué à bord du sous-marin est venu le reprendre, détruisit la Rolls qui l'avait amené à Cremyll. Et puisque vous êtes sur le point d'avoir recours à sa précieuse entremise, priez Dieu que les damnés chiens de Downing Street ne le soupçonnent jamais. Il nous manquerait rudement, je vous l'affirme. »

— Je fais ce vœu avec vous, lieutenant, dis-je, quoique je suppose que toutes les précautions sont prises ?

— Naturellement. Vous savez mieux que quiconque que nous ne laissons rien au hasard. Qui donc suspecterait la cabane de cet honnête pêcheur d'être notre lieu de ralliement sur la côte anglaise ? Seulement, un bon conseil, évitez d'aller à Plymouth chez Görst Hansa, le prêteur sur gages qui fut longtemps la providence des espions, car, à mon dernier voyage, il m'a

semblé que le bonhomme était étroitement surveillé, depuis que, dans son arrière-boutique, notre ami Pleschow a tué le détective Sullivan venu l'y relancer.

Le lendemain de cette mémorable nuit, je parcourus tout Zeebrugge à la recherche du mystérieux marin qui m'avait conduit, quelques soirs auparavant, auprès des espions du souterrain.

Ce fut en vain, il était introuvable.

Rentrée dans ma chambre, je rédigeai alors un rapport circonstancié.

Heureusement, le même soir, en traversant le corridor, j'eus la surprise d'y trouver, allumant une cigarette, l'étrange lieutenant de marine.

Attendre que l'endroit soit devenu propice pour lui glisser rapidement le rapport que j'avais préparé ne fut qu'un jeu.

Le lendemain, à la même heure, je retrouvai le faux officier allemand qui m'attendait dans le vestibule.

Au moment favorable, il me fit signe de le suivre dans la cave du casino. Mais il négligea, cette fois, de me bander les yeux ou de m'endormir. J'appris ainsi que le passage secret habilement truqué communiquait avec les sous-sols d'une ferme située dans la campagne aux portes de Zeebrugge.

Ce souterrain était l'œuvre de l'Intelligence Service. Il avait été construit en 1912 en prévision d'un envahissement de la Flandre occidentale par les Allemands. Les Anglais tenaient à se ménager de la sorte un passage qui leur permit de pénétrer dans le cœur même du pays occupé par l'ennemi.

C'est grâce à cette géniale précaution que les trois agents du contre-espionnage allié, qui s'appelaient le comte van N..., M. van L... et le fameux lieutenant Lawrence avaient été déposés sur la côte belge par un sous-marin français et avaient pu gagner Zeebrugge sans être vus.

Naturellement, personne n'aurait pu songer à perquisitionner dans les caves du casino, qui, du rez-de-chaussée au grenier, était occupé par les Allemands. C'était là, en raison du danger même, la retraite la plus sûre.

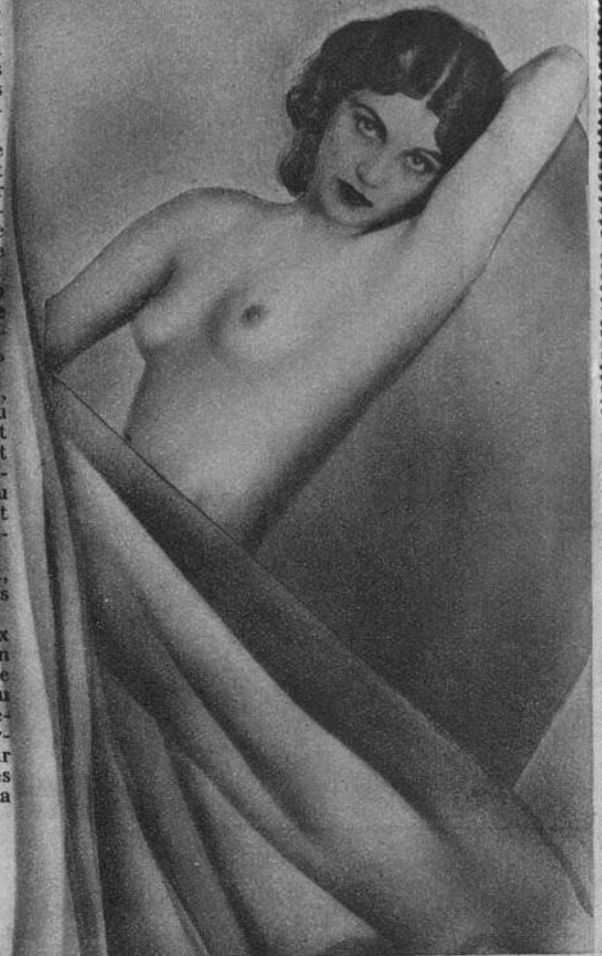
L'entrée du passage était fermée par un dispositif automatique dont je ne trahirai pas le secret, car il peut, hélas ! rendre des services dans l'avenir...

Le lendemain même du jour où, au fond de cet asile, je le mis au courant des révélations obtenues au cours du souper de la « Lune d'Argent », M. van L... gagna un coin désert des dunes d'où, chaque soir, à une heure convenue, il transmettait en morse, par des signaux lumineux, avec un navire de guerre anglais patrouillant au large... Le résultat de cette opération devait, peu après, dépasser nos espérances.

Mais ceci est une autre histoire.

(A suivre.)

MARIA VAN LEN DE GHEM.



annonçant que l'instant est propice pour se rapprocher de la côte ?

Cependant, haletante, j'écoutais le cri devenir plus rauque, s'affaiblir, dégénérer en un râle, puis s'éteindre, suivi presque immédiatement de la chute d'un corps.

— Qu'est-ce donc ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Le marin interrompit son refrain pour me rassurer : — Peuh ! rien de grave. C'est ce vieux sadique de capitaine von Kasper, le commandant de l'U-7 qui a encore étranglé la poule avec laquelle il était en train de souper ! Ça fait la troisième depuis quinze jours ! Alors, vous comprenez, on commence à avoir l'habitude.

Je frissonnai.

— Mais les cadavres ?

Il eut un rire sinistre :

— Ils vont nourrir les poissons de la mer du Nord.

— Et l'autorité maritime ne fait jamais d'enquête ?

Mon interlocuteur eut un geste vague :

— Si, mais le capitaine est un malin, il déclare que les femmes sont des espionnes et qu'elles ont voulu le faire parler.

Et, comme s'il se vantait de quelque valeureux fait d'armes, il surenchérit :

— La même chose m'est d'ailleurs arrivée le jour où, pour jouer une bonne blague aux soldats belges lorsqu'ils reviendraient de la guerre, j'ai voulu tatouer mon prénom de Hellmuth sur la cuisse d'une de mes maîtresses, dont le mari se battait sur l'Yser. Elle s'est tellement débattue que, pour la faire taire, j'ai été obligé de lui casser la figure... Tentative d'espionnage, naturellement...

Je dus faire sur moi-même un effort surhumain pour empêcher mes yeux de flamber de colère. Mais je ne pouvais plus rester à la table de ces assassins, et je songeais à me retirer quand, à son tour, la voix du jeune von Pleschow s'éleva, goguenarde :

— Allez, allez ! Tant que vous n'aurez pas, comme moi, tué six Anglais pour vous évader des géolés britanniques, vous n'aurez rien à craindre du purgatoire.

Ils rirent tous à gorge déployée. L'un d'eux ajouta :

— Sans compter les nouvelles victimes que tu vas faire là-bas, puisque tu y retournes dans quelques jours.

L'aviateur serra les poings.

— Oui, gronda-t-il, je vous jure que ma mission ne se passera pas sans que j'en descende encore quelques-uns. Sales chiens, ils m'ont eu, mais je les aurai, dussé-je en crever.

A ce moment, il parut se rappeler ma présence et se tut soudain, comme regrettant d'en avoir trop dit. Soupçonneux, il m'interpella :

— Au fait, dit-il, qui êtes-vous et comment êtes-vous ici ?

L'entretien, on s'en doute, commençait à prendre un intérêt capital pour moi, il m'en fallait à tout prix connaître la suite. Aussi, pour toute réponse, tendis-je au jeune baron von Pleschow le sauf-conduit délivré par l'amiral von Schröder et qui mentionnait ma qualité d'agent de l'espionnage allemand.

— Je m'en doutais, murmura-t-il, il est impossible à quiconque de pénétrer aussi avant dans nos lignes, surtout à Zeebrugge.

— Parbleu, répliquai-je. Et j'enchainai aussitôt : Votre conversation m'intéresse d'autant plus que mon chef, le capitaine Steinhauer, est en ce moment chez son Altesse le prince de Wied pour y recevoir l'ordre de m'envoyer travailler en Angleterre.

— *Teufel!* nous ferons peut-être route ensemble.

— Je l'ignore. Mais ne craignez-vous pas de traverser la Hollande ?

Il éclata de rire :

— Il éclata de rire :

— La Hollande, c'est bon pour les prisonniers français évadés des camps allemands.

Pour le mettre en confiance, je lui désignai du regard les trois femmes qui, ignorant le divertissement auquel on allait les contraindre encore, ne s'étaient pas rhabillées. Il haussa les épaules et murmura :

— Aucun danger, elles ne quittent pas la maison. Mais enfin...

Et, se tournant vers les femmes, il leur jeta d'une voix rude :

— Ouste ! Fichez le camp et allez proposer votre charogne à d'autres. On vous a assez vues !

Il leur jeta encore quelques thalers qu'elles ramassèrent avec leurs vêtements ; puis, docilement, elles se retirèrent.

— Alors, demandai-je dès qu'elles furent parties, vous croyez qu'on m'indiquera un autre moyen d'atteindre la grande Bretagne ?

Déjà il ouvrait la bouche lorsque je me souvins d'un vieux truc de l'espionnage que venait de m'enseigner Steinhauer.

— Attendez, dis-je en tirant de mon sac une boîte de punaises que j'éparpillai, pointées en l'air, devant le seuil de notre salon.

Et, comme tous me regardaient surpris, j'expliquai :

— Souverain contre les mouchards. Les gens qui écoutent ne prennent-ils pas la précaution de retirer leurs chaussures ?

Ils bœèrent d'admiration :

— Grand Dieu, murmura l'un d'eux, voilà bien l'intelligence de notre bureau secret.

— Aussi suis-je fier de le servir !

— Comme nous l'Allemagne, ponctuèrent-ils.

Et tous, d'une seule voix, crièrent :

— Vive l'empereur !

Je bus avec conviction à la victoire certaine de la plus grande Allemagne. Il était visible maintenant qu'ils me considéraient comme des leurs. Pouvait-il en être autrement ? J'étais en pleine zone interdite à quiconque n'y était pas autorisé par le gouvernement général. Le sauf-conduit dont j'étais porteuse affirmait bien ma qualité d'espionne et, en outre, ces garçons ignoraient mes antécédents.

Ils n'avaient donc pas à douter de mes paroles lorsque je me déclarai sur le point de partir en mission. Ce qui était exact à cela près que j'ignorais encore la destination qui me serait assignée.

Lorsque nous eûmes fraternisé et que les coupes furent posées, le lieutenant aviateur dit en allumant la cigarette que venait de m'offrir un de ses camarades d'orgie :

— Moi, je pense que l'on vous fera prendre place à bord d'un sous-marin.

Je tressaillis. Ainsi ce que Steinhauer m'avait dit était exact. « Ils » gagnaient la côte anglaise par la voie sous-marine.

Avec orgueil, un des officiers affirma :

— C'est le moyen le plus rapide et le plus sûr. Ne sommes-nous pas les maîtres de la

de la Pègre les Réfugiés internationaux

IV (1).

La calle del Cid

C'EST la rue la plus mal famée du Barrio Chino. Misérable dans la journée, elle devient crapuleuse dès la tombée de la nuit. Des hommes inquiétants y circulent, des adolescents fardés arpentent le trottoir, des hétaires sordides racolent le passant. Des bars louches, fréquentés par la lie du sport taumachique, *toreros* à la manque et *chulos* effrontés, voisinent avec des lieux de plaisir surprenants, tel le bal de la *Criolla*, sanctuaire de l'homosexualité professionnelle. La *Criolla* est à Barcelone ce qu'était à Berlin le fameux *Eldorado* avant sa fermeture. Mais, si l'*Eldorado* figurait parmi les boîtes de nuit élégantes de la capitale allemande, la *Criolla* est, au contraire un établissement de la plus basse catégorie, un bouge immonde. Il attire chaque soir une multitude de mauvais garçons de la pire espèce, avides de voluptés bestiales et malsaines. C'est à la *Criolla* que je devais lier connaissance, grâce à Fernando Alvarez, avec quelques échantillons typiques de la pègre internationale.

Mais, auparavant, j'avais eu l'occasion, un dimanche soir, de flâner, tout seul, dans cette infecte calle del Cid et d'y apprendre, à mes dépens, qu'elle est infestée de pick-pockets. On m'avait pourtant mis en garde.

— Je vous défie, m'avait dit Alvarez, de passer plus d'un quart d'heure dans la rue du Cid sans vous faire voler quelque chose. C'est une tradition barcelonaise. La première fois qu'un étranger visite la calle del Cid, il est sûr d'y laisser son portefeuille ou un objet de valeur.

J'avais souri comme à une fine plaisanterie. Mais on va voir que ce n'était pas une boutade. Lorsque, vers minuit, j'arrivai à l'entrée de la fameuse rue, une animation intense y régnait. Matelots en goguette, dockers, hommes de toutes classes et de toutes races s'y pressaient et s'y bousculaient. Dans un bar de *toreros*, des joueurs de cartes se disputaient à l'aprem. Le jazz de la *Criolla*, l'orchestre du *Sacristan* et un piano mécanique jouaient simultanément. Un ivrogne chantait. Deux chiens se battaient en hurlant. Il résultait de tout cela une cacophonie étourdissante, indescriptible.

Le fusil en bandoulière, deux policiers montaient une garde qui me parut vigilante. Hélas ! je n'avais pas fait dix pas qu'un individu, sortant brusquement d'un couloir, me bouscula légèrement.

— *Perdon!* s'excusa-t-il.

J'avais ressenti un tout petit choc à la

(1) Voir *Police-Magazine* n° 182 à 184.

← C'était un inverti professionnel, un maricone.

poitrine. Je portai vivement la main à la poche intérieure de mon veston. Le portefeuille était toujours là, mais mon stylographe avait disparu. Je me retournai aussitôt, malheureusement mon voleur s'était prestement évanoui dans la foule. J'étais victime d'un habile *cartériste* (1). La prédiction d'Alvarez se réalisait. Il est assez humiliant pour un journaliste de se faire subtiliser aussi stupidement son instrument de travail. Je m'en trouvais tout penaud. Un reporter sans stylo ! Vous vous rendez compte ? J'étais horriblement vexé.

Je ne jugeai pas utile, toutefois, de conter ma mésaventure aux policiers armés qui continuaient à arpenter la rue du Cid. Leur secours eût d'ailleurs été vain. Et puis ils m'auraient peut-être ri au nez...

Je me résignai donc à la perte sèche de mon stylo, vieux compagnon de mes reportages, et je poursuivis ma promenade. Mais je marchai prudemment, évitant de frôler les gens et surveillant les mains de tous ceux que je croisais, par crainte d'un deuxième escamotage aussi foudroyant que le premier.

Les *cartéristes* sont innombrables à Barcelone. On en compte à peu près autant, dans les murs de la ville que de mendiants et de vendeurs de loterie. Ce qui n'est pas peu dire. Le *cartériste* est essentiellement catalan et il fait une guerre acharnée à la concurrence étrangère. Bien des réfugiés cosmopolites tentèrent de pratiquer eux aussi l'art de fouiller les poches du passant. La plupart durent y renoncer. Ils étaient en butte aux tracasseries et aux vengeances de leurs collègues espagnols, qui n'hésitaient pas à les « donner » à la police ou même, parfois, à les estourbir purement et simplement.

J'étais à peine remis de mon émotion, qu'un gringalet de seize à dix-sept ans, à la taille cambrée dans un veston gris serré aux hanches, joues et lèvres fardées, sourcils rasés et repeints, s'approcha de moi en se dandinant.

C'était un inverti professionnel, un *maricone*, comme on les appelle ici. Ils sont plus de deux mille à Barcelone et se comportent absolument comme les prostituées de l'autre sexe. Ils font le trottoir exactement de la même façon.

Celui-là ne s'embarassa pas de préambules inutiles. Il m'accosta sans hésitation. Comme je le repoussais vertement, il crut sans doute que je n'avais pas compris son offre éhontée. Il insista :

— *Usted Francés ? Yo « lapette » !*

Puis, il ajouta froidement :

— Vous venir hôtel ? Deux pesetas pour la chambre, deux pesetas pour moi.

Croyant sans doute que je n'avais pas encore bien saisi, il me donna alors des précisions d'une telle crudité que ma plume se refuse à les transcrire. De quoi vous donner la nausée !...

(1) Pick-pocket.

— Allons, va-t-en ! m'écriai-je, impatienté.

Mais l'ignoble garçon, têtue, ne voulait pas me lâcher :

— *No quierer, caballero ? Porqué no ?*

J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de l'encombrant personnage et je dus, avant qu'il daignât se retirer, lui offrir une cigarette. Il me lâcha pour courir derrière un autre passant...

J'étais éccuré... La prostitution masculine, à Barcelone, est encore plus étalée et plus repoussante qu'à Berlin. Et, si Hitler, ainsi qu'il en a manifesté l'intention, chasse les *Strichjungen* des trottoirs de la Friedrichstrasse et du Kurfürstendamm, ces derniers pourront émigrer avantageusement à Barcelone où on les accueillera à bras ouverts. La capitale catalane n'est pas seulement un asile pour malfaiteurs internationaux, c'est également un des plus grands centres de la débauche et du vice sous leurs formes les plus abjectes.

— Remarquez, m'a dit un Catalan soucieux du prestige de son pays natal, que vous ne trouvez pas, parmi tous ces *maricones* qui hantent le Barrio Chino, un seul d'entre eux qui soit né à Barcelone. La plupart sont andalous.

Quoi qu'il en soit, catalans ou pas catalans, andalous ou castillans, les *maricones* sont légion à Barcelone et la police les y tolère bien volontiers. La Raquel, la Carbu-ro, la China, la Mula, la Greta sont autant de noms d'invertis professionnels fréquentant le Barrio Chino. Quelques-uns s'habillent en femmes, mais, en général, ils préfèrent conserver le costume masculin.

Les établissements où l'on rencontre le plus de *maricones* sont la *Criolla*, que nous visiterons ensemble, et le *Sacristan*, déjà cité, qui est à la fois un bar, un dancing et un hôtel « meublé ».

L'existence de ces adolescents efféminés, quoique misérable, est infiniment curieuse à étudier. Vivant exactement comme des prostituées, arpétant les trottoirs de la calle del Cid et des rues avoisinantes, les *maricones* ont presque tous un souteneur, leur « amant de cœur » attiré, qui prélève un pourcentage sur la recette.

La police, évidemment, les persécute de temps en temps, chaque fois qu'un événement grave — drame, rixe, scandale — attire sur le milieu homosexuel du Barrio Chino l'attention de l'opinion publique : des rafles ont lieu. On les arrête en masse, mais ils recouvrent leur liberté dès le lendemain grâce au paiement de la *multa*, qui est beaucoup plus une rançon qu'une amende. Toutefois, ceux qui n'ont pas de quoi acquitter la *multa* subissent une contrainte par corps à la *Carcel Modelo* (1). Leur captivité est généralement écourtée par suite de l'encombrement des prisons barcelonaises, plus spécialement réservées aux détenus politiques qu'aux condamnés de droit commun. Cet encombrement n'est pas un mythe, puisque les autorités catalanes ont dû transformer en prisons flottantes quelques vieux paquebots désaffectés, comme le vapeur *Emmanuel-Arruso* amarré dans la darse de la Morrot.

Si les invertis du quartier chinois bénéficient d'une large indulgence policière, il en est au moins un qui jouit, lui, d'une sécurité quasi-totale. Ce privilégié, que la *Jefatura* inquiète rarement, même les soirs de raffe, répond au joli nom de *La Dora*.

Savez-vous la raison de cette bienveillance toute particulière ? Je vais vous la dire. Pendant la guerre du Rif, il y a quelques années, *La Dora*, qui se trouvait au Maroc, a suivi en colonne un détachement du 3^e régiment étranger espagnol. Il aurait rendu là-bas des services aussi utiles qu'agréables aux vaillants légionnaires de l'expédition. Vous devinez de quelles sortes de services, il s'agit... En tout cas, la police barcelonaise lui sait gré, sans doute, de ses glorieux exploits, puisqu'elle observe à son égard la plus stricte neutralité.

Si les proscrits de la pègre internationale réfugiés à Barcelone se livrent pour la plupart à la traite des blanches, un certain nombre d'entre eux ont également trouvé leur voie dans la pratique lucrative de l'inversion professionnelle. Et, dans les établissements spéciaux de la calle del Cid, on ne rencontre pas seulement de bruns Andalous ou de sémillants Castillans, mais encore de jeunes éphèbes blonds échappés des maisons de correction d'Allemagne, ainsi que des

(1) Une des prisons de Barcelone.

← La capitale catalane est un des plus grands centres de la débauche et du vice.



Chez les Irreguliers Nationaux

Levantins, des Grecs, des Russes et même, hélas ! des Français...

Le docteur Sequentes.

Je fis bien rire mon ami Alvarez, le lendemain, en lui contant le vol à la tire dont j'avais été victime à la calle del Cid.

— Votre stylo ? s'écria-t-il, vous le retrouverez peut-être un de ces soirs entre les mains d'un camelot du quartier chinois, qui vous le proposera discrètement pour une ou deux pesetas.

— Je m'empresserais de le racheter.

— Ouais, quitte à vous le faire chiper à nouveau par le même cartériste avant que vous ayez tourné le coin de la rue. Mais parlons de choses plus sérieuses. Nous avons rendez-vous ce soir, au café Colon, avec le docteur Sequentes.

— Le docteur Sequentes ?

— C'est le médecin attitré du Barrio Chino. Sa clientèle est aussi nombreuse que variée. Le docteur Sequentes soigne depuis plus de vingt ans les filles, les marlous, les homosexuels et autres chenapans de la pègre barcelonaise. Ce n'est pas le médecin des pauvres, c'est celui des bas-fonds.

— A titre officiel ?

— Pensez-vous ? A titre privé.

— Il habite le Barrio Chino ?

— Non, mais il y est connu comme le loup blanc. Le docteur Sequentes demeure dans un splendide appartement d'un luxueux immeuble du Paseo de Pi y Margall. Il gagne beaucoup d'argent. Hommes et femmes du « milieu » sont, en général, d'excellents clients et de très bons payeurs.

— En somme, le Dr Sequentes vit, indirectement, de la prostitution ?

— Évidemment, mais je ne vous conseille pas de le lui faire remarquer. Il deviendrait fou furieux. Vous savez, mon cher, il y a bien des gens qui vivent de prostitution sans s'en rendre compte. Les propriétaires d'immeubles où sont installées des entreprises galantes touchent sans scrupule des loyers acquis par le trafic de la volupté. Les couturiers qui habillent les grues, les modistes qui les coiffent, tous les commerçants qui les fournissent, vivent également, dans une certaine mesure, de la prostitution puisqu'ils reçoivent de l'argent gagné de la façon que vous savez. Ils pousseraient les hauts cris, cependant, si vous le leur disiez. Mais revenons au Dr Sequentes. J'ai pensé qu'il vous intéresserait de faire sa connaissance.

A onze heures, nous pénétrons au café Colon, place de Catalunya. C'est le plus sélect des cafés de Barcelone. Il possède un portier remarquable, un géant blond, serré dans un magnifique uniforme qui le fait ressembler à un officier hitlérien.

Les terrasses et les salles intérieures sont encombrées d'innombrables poules de luxe en quête de clients argentés. Notons, avec quelque amertume, que la plupart sont françaises...

Le rendez-vous avait été fixé pour onze heures un quart. A minuit, le Dr Sequentes brillait encore par son absence. Fernando Alvarez, courut au téléphone.

— Je n'y comprends rien, déclara-t-il en sortant de la cabine. La senora Sequentes me répond que son mari a quitté la maison à dix heures trente en disant qu'il allait nous retrouver. Où peut-il bien être passé ? Il est pourtant visible, c'est un gaillard de deux mètres de haut.

Il s'interrompt pour me montrer un gros monsieur, un énorme cigare aux lèvres, qui vient de franchir la porte à tambour, salué respectueusement par le géant et le portier. Son arrivée produit une vive sensation parmi les hétaires attablées.

— Un des hommes les plus riches de toute l'Espagne, murmure mon compagnon. On l'a surnommé *El Rey della Palata*, le « Roi de la Pomme de terre ». Il gagne, chaque année, des millions de pesetas. Alors, vous comprenez s'il a du succès auprès des dames !

A une heure, le Dr Sequentes n'est toujours pas là. Fernando Alvarez n'y tient plus.

— Allons chez lui, dit-il.

Quelques minutes plus tard, un sereno

nous ouvre la porte d'un immeuble ultramoderne du Paseo Pi y Margall. Dans l'escalier, je m'étonne :

— N'est-il pas impoli, monsieur Alvarez, d'aller déranger quelqu'un chez lui à une heure du matin ?

— A Paris, peut-être. A Barcelone, non. Vous oubliez qu'on vit surtout la nuit en Espagne, tout au moins dans les grandes villes. Notre visite ne surprendra ni ne choquera la senora Sequentes.

— Et si elle est au lit ?

— Au lit, à une heure du matin ? Mais, mon cher, il faudrait qu'elle soit souffrante.

Nous sonnons. La senora Sequentes ouvre la porte elle-même et nous reçoit, en effet, sans la moindre surprise. Elle nous introduit au salon.

— Il y a sûrement un malentendu, dit-elle. Mon mari est parti à votre recherche, j'en suis certaine. Attendez, on va essayer de le retrouver.

Et, décrochant le récepteur du téléphone, elle compose un numéro à l'automatique :

— Allo la Casa Petit ? Le Dr Sequentes est-il chez vous ? Il est venu et reparti ? Gracias...

Elle raccroche et compose un second numéro :

— Allo, la Criolla ? Pas vu le Dr Sequentes ? Bueno, gracias.

Elle demande successivement la Casa Celestina, la Casa Francisca, la Pension Pepita Conde, l'Eden Concert, la Sacristan et finalement trouve son mari au bout du fil à la *Sevillana*, qui est une succursale du lupanar de M^{me} Petit, rue Arco del Teatro. Brève conversation. Puis elle passe l'appareil à Fernando Alvarez. Après un court entretien en langue catalane, mon cicero raccroche le récepteur et m'explique :

— Le docteur nous cherche depuis deux heures dans tous les bouges du quartier chinois. Il avait mal compris le lieu du rendez-vous et croyait qu'on devait se rencontrer à la *Sevillana*.

Nous prenons congé de la senora Sequentes. Vingt minutes plus tard, un taxi nous dépose à l'entrée du Barrio Chino, plaza del Teatro.

La *Sevillana* est à deux pas. Nous entrons. Un géant, aux épaules de lutteur, converse avec la caissière. C'est le docteur Sequentes.

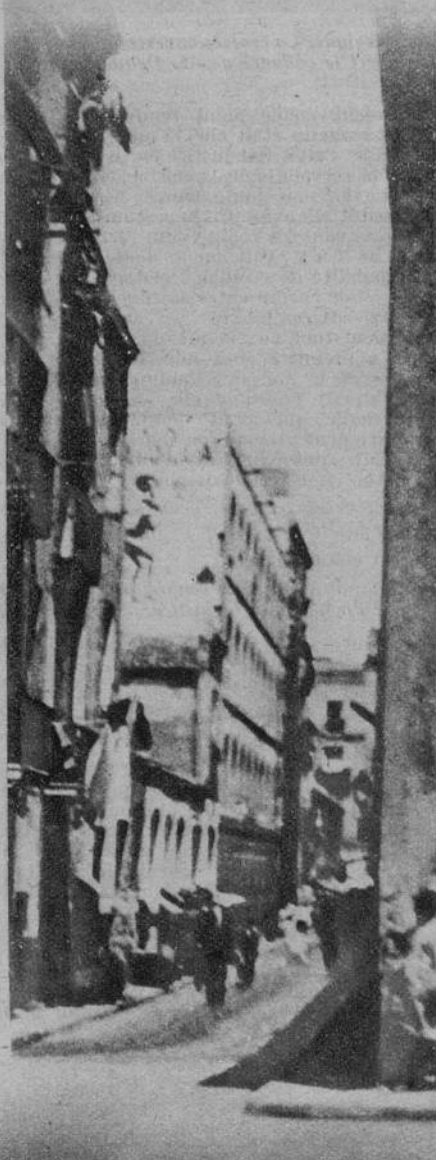
— *Sangre de dios !* s'écria-t-il, j'ai fait au moins dix kilomètres à pied sur les pavés du Barrio dans l'espoir de vous dénicher. Avouez que je suis persévérant.

Présentations rapides. Le Dr Sequentes s'exprime fort correctement en français. Après une visite express de la *Sevillana*, qui n'est qu'une maison hospitalière de second ordre, nous nous acheminons, par les rues Arco del Teatro et de Mediodía, vers la calle del Cid.

(A suivre.)

ROGER SALARDENNE.

La Criolla, dans la Calle del Cid.



Les Irrégulières de la Haute Noce

(Suite de la page 7.)

C'est maintenant le tour des petites femmes. On les reconnaît à leurs visages encore enduits de fond de teint, à leurs yeux soulignés de crayon rouge.

— Mademoiselle...

— Monsieur...

Un couple s'est formé et se dirige vers les brasseries qui étincellent dans les ténèbres.

— Bonsoir, chéri...

— Mon petit lapin...

Un amant qui retourne sa maîtresse...

— A quatre heures, aux Arlequins. J'ai un « micheton »...

La phrase a été murmurée en douce à un gaillard au feutre baissé sur les yeux dont l'élégance crapuleuse est l'apanage des « hommes du milieu ».

— Ça « boume », a-t-il répondu en s'en allant retrouver ses copains qui l'attendent pour un billard russe.

Et bientôt, devant le petit théâtre vide, il ne reste plus qu'une girl aux cheveux gominés qui n'en est pas encore revenue d'avoir, selon l'expression de ces dames du bitume, « passé à travers ».

Je passe à côté d'elle. J'ai droit à un sourire gracieux.

— Alors, on attend son amoureux qui ne vient pas ?

— Oui, drôle d'amoureux !

— Venez donc avec moi, je vous emmène.

Elle ne demande même pas où. Elle me suit, soumise, habituée.

Je la conduis tout simplement dans un café des environs.

— Deux choucroutes, répète le garçon après s'être enquis de nos consommations.

Mady, contre moi, sur la banquette, fait son possible pour se donner l'air « d'avoir de la conversation ».

Mais les banalités qu'elle me sort ne m'intéressent pas. J'aime les choses nettes.

— Combien gagnes-tu par mois ?

— 500 francs.

— Ta chambre ?

Elle paraît choquée. Ses lèvres ont une moue pour me dire :

— J'ai un appartement rue de Courcelles 15 000 par an...

Je suis surpris. Je regrette presque de l'avoir tutoyée. Pensez : 15 000 francs de loyer !

... En gagnant 500 francs par mois !

— Le théâtre, à ce que je vois, est comme la politique. Ce sont les à-côtés qui rapportent...

— Hé ! oui...

Je pris congé d'elle sous son regard froid qui semblait dédaigner :

— C'est un type fauché ; il m'a fait perdre mon temps.

Dans cette brève enquête sur les dessous du théâtre, je n'ai pas voulu généraliser. J'ai pris quelques exemples choisis sur le vif. Je n'ai rien inventé, rien exagéré.

Pour être sincère, je dois reconnaître que, si les mœurs que je relate ont cours dans quelques petites « boîtes à nu », elles sont comme les règles de grammaire ; elles comportent des exceptions...

Car, dans tous les métiers, il y a place pour le vice et pour la vertu...

V. — L'amour vénal par téléphone.

M. Durand, son déjeuner achevé, est retourné à son bureau. Il est employé de banque ; il rentre à deux heures et sort à six heures trente.

Si le fisc faisait une enquête dans la maison où habite le ménage Durand, il obtiendrait vraisemblablement cette réponse des différents locataires :

— Ce sont des gens tout ce qu'il y a de bien et de sérieux. Lui est sous-chef au Crédit Perdu. Elle s'occupe de tenir son intérieur.

— Situation de fortune ?

— Très à l'aise. Elle est toujours très « chiquement » arrangée... Et puis ils ont une femme de ménage...

Madame sort peu. Elle reste à lire ou à faire de la broderie.

Elle ne sort qu'après avoir reçu un coup de téléphone. Bizarre, direz-vous. Ou normal si elle a un amant...

Or elle n'a pas d'amant. Elle en a cinquante, cent, mille... Que sais-je !

— Allo, madame Durand ?

— Oui.

— Ici, madame Aline... Une affaire intéressante... Faire une promenade à la campagne en voiture... Les bois de Ville-d'Avray sont charmants par ce temps superbe...

— Je comprends.

— Soyez ici dans dix minutes. Ce monsieur vous attend...

Vite, retoucher sa beauté, accentuer le rouge sur les joues, sauter dans un taxi...

Des escaliers grimpés quatre à quatre.

Une porte sur laquelle est apposée une plaque de cuivre : « M^{me} Aline. Relations mondaines. »

Voici la patronne, cette grosse mère qui singe les manières du vrai monde.

— Colette, je vous présente M. X... Il va vous emmener faire un tour aux environs de Paris.

— Avec plaisir, mais je dois être revenue pour sept heures sans faute...

— Comptez sur moi...

L'auto démarre vers les bois aux senteurs printanières.

Tout à l'heure, elle s'arrêtera dans un chemin tranquille, isolé et le monsieur, se rapprochant de sa compagne, risquera — si d'aventure des gendarmes passent par là — une condamnation pour outrages publics à la pudeur...

Pendant ce temps-là, M. Durand additionne des colonnes de chiffres...

L'amour vénal par téléphone est relativement récent. Il est très pratique pour ses adeptes.

Les affaires se traitent rapidement.

Une matrone se charge de centraliser les demandes et de faire les offres aux jeunes personnes dont les adresses figurent sur son agenda.

Pour les femmes, pas d'attente fastidieuse dans le « salon ».

Pour les hommes, pas cet odieux maquignonnage du « choix »...

En somme, cette profession est des plus libérales.

— Nous faisons des « cachets », me dit Léone, une jolie blonde qui habite dans un des plus modernes buildings de la Butte-Montmartre.

— Et ces cachets espacés vous permettent de vivre luxueusement ?

— Vous n'avez qu'à regarder autour de vous.

L'appartement est meublé avec le meilleur goût moderne. Du beau Maple. Pas du tout le genre « poule ». Cossu, bourgeois...

— Une preuve que le métier malgré la crise nourrit encore... sa femme et... son homme, c'est que, au début de notre mariage — mais oui — Momo, mon mari, travaillait dans l'automobile et qu'à présent il se repose et gère nos revenus...

— Fort bien.

— Il faut vous dire que chaque sortie avec un homme — je dis « sortie » parce que bien souvent il n'y a rien d'autre — me rapporte un petit minimum de cinq cents francs...

— Sortie ?

— Hé bien, oui... J'accompagne M. Untel ou M. Ike aux courses, dans un cercle sélect, à un dîner fin... Dans notre profession, il suffit de n'être point trop bête, de savoir parler correctement et de faire distinction... Ces messieurs n'en demandent quelquefois pas plus... Ce dont ils ont besoin pour se faire remarquer dans le monde de la politique et de la finance, c'est une jolie femme à leur bras... Ça les « pose »... Regardez Stavisky... Ne croyez-vous pas que sa femme lui a servi à quelque chose ?...

Croyez-vous qu'avec une épouse moche et « insortable » il eût réussi à briller dans la haute société ?... Non, n'est-ce pas ?...

J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

— Très juste. Serait-ce indiscret de vous demander votre degré d'instruction ?

— Non... J'ai mon brevet supérieur. Mon père était notaire dans une petite ville du Midi. J'ai eu des démêlés avec ma famille à la suite d'une amourette avec un mien cousin, étudiant en médecine à Montpellier... Alors je me suis sauvée à Paris... J'ai travaillé... J'ai eu des « amis » généreux... J'ai fait la connaissance de Maurice, Momo, il y a quatre ans... Nous nous sommes mariés...

— Le bonheur parfait...

— Vous l'avez dit. Momo, au début, trafiquait de louches affaires d'autos... Il fréquentait les petits « barbeaux » de Montmartre. Aujourd'hui, il s'est rangé. Il ne reçoit à la maison que quelques gros « tauliers », ou directeurs de cercles, ses compatriotes... Nous avons une petite bicoque à La Varenne ; il adore la pêche à la ligne. Pendant la belle saison il vit là-bas, avec ses amis, F... le patron du C..., R... du cercle B... N... Tous les soirs, je le rejoins. Quelquefois même, je reste plusieurs jours sans aller à Paris...

— La petite vie bourgeoise !

— Encore trois ou quatre ans de travail et avec nos économies nous irons nous installer à Ajaccio où mon mari a l'intention de prendre une boîte de nuit... Il y a beaucoup de monde, l'été, en Corse...

A ce moment, la sonnerie grêle du téléphone retentit dans la pièce voisine.

— Excusez-moi un instant...

La jeune femme alla répondre. Machinalement mes yeux se portèrent sur le panorama de Paris qui s'étendait au pied de la Butte... Dans quel quartier de cette immense ville, un riche nabab attendait-il Léone, l'épouse légitime de Momo le Corse ?

Ce fut elle-même qui me renseigna :

— Un dîner, puis après ça une loge au Palais-Royal. Ensuite souper... et... c'est tout... Je connais le client, — icile nom d'un ministre actuel — il n'est pas exigeant...

Je laissai Léone se faire une beauté du diable pour sortir avec « son » ministre.

— Vous direz à votre mari que je regrette de ne pas l'avoir vu et vous lui ferez mes amitiés...

— Je n'y manquerai pas, cher monsieur.

Léone était redevenue femme du monde et c'est très cérémonieusement qu'elle m'accompagna jusqu'à la porte...

J. B.

La Tuerie de la rue des Annelets

Les deux hommes entrèrent.

Alors, dans la pièce à peine éclairée par le mince rayon de soleil filtrant à travers les volets clos, un affreux spectacle s'offrit à leurs yeux :

La malheureuse femme était étendue à plat ventre sur le tapis recouvrant la petite loge. Autour de la tête, près de la porte, on voyait une rouge auréole de sang.

Les volets une fois ouverts, on procéda aux premières constatations : dans la pièce fort bien tenue, aucun désordre ne régnait. Cependant, à terre, gisait le journal acheté le matin même par la victime et on voyait le pot à lait renversé sous le lit placé dans l'alcôve. La pauvre femme avait donc été frappée au moment même où elle rentrait chez elle après avoir fait ses courses.

La mort avait été causée par une double plaie, peu profonde, à la face occipitale du crâne ; mais on distinguait également d'autres blessures à la tempe gauche, aux arcades sourcillières et à la racine du nez. Si ces plaies, imperceptibles, ne pouvaient avoir été faites par un instrument contondant, il n'en était pas de même de celles qui avaient entraîné le décès.

Ainsi narriions-nous, la semaine dernière la découverte du cadavre de M^{me} veuve Eugénie Robin, âgée de soixante-dix ans, concierge de l'immeuble portant le n° 25, rue des Annelets, assassinée dans sa loge, vers huit heures un quart, le matin du dimanche 27 mai.

Qui avait tué ? L'enquête s'avérait difficile : d'abord l'instrument du crime, malgré les plus minutieuses investigations, ne pouvait être retrouvé. Personne, parmi les locataires ou les voisins de la victime, n'avait remarqué un étranger à l'immeuble. Tous ceux qui étaient entrés ou sortis, on les connaissait et on ne pouvait les soupçonner.

Pourtant, bien que rien n'ait été dérobé dans la loge sanglante, l'hypothèse la plus logique n'était-elle pas d'admettre que le vol était le mobile du crime et que l'assassin, dérangé ou subitement affolé, s'était enfui sans prendre le temps de poursuivre ses fouilles plus avant ?

Il y avait un doute, malgré cela. C'est pourquoi, sans écarter l'hypothèse du che-napan anonyme, écrivions-nous dans notre dernier numéro :

« Crime d'un rôdeur entré par hasard dans cette maison ?

« Ou bien crime longuement prémédité par quelqu'un connaissant bien et la victime et ses habitudes ? »

Cette dernière version était la bonne.

C'est au premier étage de l'immeuble, sur la cour, que demeurait la famille Delahaye.

Le mari, Marius Delahaye, né le 6 avril 1900, ajusteur à la compagnie du gaz, avait épousé, il y a tout juste dix ans, M^{lle} Pauline Besnard, âgée de vingt-huit ans.

Peu après, ils étaient venus s'installer au numéro 25 de la rue des Annelets, dans un modeste appartement composé de deux pièces et d'une cuisine.

Un an, puis trois ans après leur mariage, Geneviève et Clément, leurs enfants, avaient vu le jour.

Des enfants charmants. La fillette de neuf ans et le garçonnet de sept ans étaient adorés de tout le voisinage qui connaissait, outre leur gentillesse, les bonnes notes qu'ils obtenaient en classe. Et puis les parents, eux aussi, étaient de commerce si agréable !

Marius Delahaye, ouvrier sérieux, jouissait dans son quartier de l'estime générale. Quant à sa femme, travailleuse acharnée, elle occupait ses quelques heures de loisir à faire des ménages, pour augmenter le maigre budget de la famille et surtout pour voir gâter les deux bambins pour lesquels elle éprouvait une véritable passion.

Quelle brave femme, disait-on d'elle simplement.

Or, dans certains quartiers, un tel jugement prend une valeur incontestable.

C'était une très brave femme, en effet, qui n'avait fait valoir que son amabilité envers tout le monde jusqu'au jour où la guerre fut déclarée entre M^{me} Robin, la concierge de l'immeuble, et M^{me} Delahaye, sa locataire.

Cela commença par quelques propos aigres-doux tenus à des voisins :

— Moi qui avais au début tant de sympathie pour notre concierge ! Eh bien je me trompais grossièrement...

— Que vous a-t-elle donc fait ?

— Une chose terrible : on est venu enquêter au sujet de mon mari qui a fait sa demande pour obtenir une place plus rémunératrice à la compagnie du gaz, et M^{me} Robin a fourni sur lui de très mauvais renseignements. Des renseignements faux, bien sur ! Seulement, à la suite de cela, l'avancement que Marius espérait lui a été refusé.

— Mais vous êtes certaine que c'est la concierge qui a donné ces renseignements ?

— Absolument certaine. Une mauvaise femme, je vous dis.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé d'explications à ce sujet ?

— Ce n'est pas la peine, je trouverai bien un moyen de me venger.

— Vous n'êtes pas assez méchante pour cela, madame Delahaye.

— Qui sait ?

Personne ne pouvait savoir en effet toute la force de la haine qui s'accumulait dans le cœur de la mère de famille et les sinistres projets qu'elle ruminait parfois dans son lit, lorsque le sommeil ne venait pas.

Ah ! oui, elle se vengerait. Et terriblement encore !

Elle tuerait même, si elle ne trouvait pas autre chose.

Elle tuerait cette horrible concierge qu'elle voyait dans ses cauchemars, lorsqu'elle réussissait à s'endormir, venir la narguer, son balai à la main.

Elle tuerait...

Quand la police judiciaire commença son enquête, le commissaire divisionnaire Guillaume était loin de se douter que l'assassin de la malheureuse concierge était



Les deux enfants de M^{me} Delahaye qui furent tués par leur mère. (F.)

de Pauline Delahaye, qui ne donnait plus signe de vie.

Aussitôt alerté, le commissaire de police arriva, qui donna l'ordre de briser les vitres et de pénétrer dans l'appartement.

Ah ! l'effroyable tuerie !

Dans la salle à manger, sur le lit où elle couchait habituellement, reposait dans une mare de sang le cadavre de la petite Geneviève, deux balles dans la tête l'avaient tuée. Son frère Clément avait, lui aussi, reçu deux projectiles en plein front. Il dormait son dernier sommeil dans la chambre à coucher, étendu près du corps de son père, foudroyé lui aussi par une balle dans le crâne.

Tous trois, incontestablement, avaient été frappés pendant leur sommeil et ne

meurtrière, peut-être par une étrange pudeur, n'a pas avoué de façon nette, dans les deux lettres écrites avant le massacre, avoir commis un crime. Il n'y a, comme nous l'avons dit, qu'une vague allusion à la haine qu'elle nourrissait pour sa concierge.

Les enquêteurs purent cependant reconstituer approximativement la tragédie qui se déroula au premier étage :

La femme, à tort ou à raison, se croit soupçonnée de l'assassinat de la concierge, elle n'a pu faire qu'une déposition pleine de réticences devant le commissaire du quartier et, depuis ce jour-là, elle tremble de se voir démasquée.

C'est alors qu'elle prend l'épouvantable résolution que l'on sait et qu'elle commence à l'exécuter.

Le mardi soir, très calme, elle attend que son mari et ses deux enfants se soient endormis.

Elle va ensuite dans la cuisine et rédige, en doubles exemplaires, les deux lettres que l'on sait.

Puis, c'est la tuerie. Pauline Delahaye retourne dans la chambre à coucher, s'approche du lit où repose son mari et le tue. C'est après au tour du petit Clément. Dans la salle à manger elle termine son massacre en donnant la mort à Geneviève, la mignonne fillette.

Enfin, c'est son suicide, sur les dalles de la cuisine où elle est venue pour ouvrir les robinets du gaz, au cas où la blessure qu'elle se ferait ne serait pas mortelle ; car, n'ayant pu remplacer le chargeur vide de son arme par un autre, elle avait dû se contenter d'introduire une seule balle dans le canon de l'arme.

Cette balle unique suffit d'ailleurs. Après avoir traversé la boîte crânienne, elle vint s'écraser contre le mur.

La mort avait été foudroyante.



Les enquêteurs et les journalistes dans la maison tragique. La croisée ouverte qu'on aperçoit à l'entresol est celle de la pièce où fut découvert le cadavre de M. Delahaye. (F.)

parmi les premières personnes interrogées, c'est-à-dire parmi les locataires de l'immeuble.

De même, lorsque deux inspecteurs se présentèrent au domicile des époux Delahaye quarante heures après le crime, ce n'était pas dans l'espoir d'y recueillir des aveux. Ils venaient simplement apporter une convocation de M. Guillaume enjoignant au ménage Delahaye de se rendre, à la fin de l'après-midi, quai des Orfèvres, pour y être entendu à nouveau.

Que s'était-il passé ?

Tout bonnement que la première déposition faite par M^{me} Delahaye au commissaire de police Permeilleux avait paru suffisamment nébuleuse à ce dernier pour qu'il signalât à M. Guillaume l'intérêt qu'il y aurait peut-être à l'interroger de nouveau.

C'est pourquoi, le mardi 29 mai, vers 15 heures, deux inspecteurs de la police judiciaire se présentèrent-ils à la porte de l'appartement occupé par l'ajusteur et sa famille au premier étage.

Ils frappèrent longuement, mais n'obtinrent aucune réponse. Par contre, l'un d'eux cru percevoir une légère odeur de gaz provenant du logement des Delahaye !

Pourvu qu'ils ne soient pas morts, dit-il en manière de plaisanterie.

Il ne croyait pas si bien dire...

Après un moment d'attente et de nouveaux coups frappés vainement, les policiers décidèrent de se rendre compte. Ils descendirent dans la cour et, à l'aide d'une échelle, parvinrent jusqu'à la hauteur de la fenêtre donnant sur la cuisine.

Le drame s'était terminé là !

Sur le sol, en effet, était étendu le corps

s'étaient même point rendu compte que leur assassin était elle, la mère et l'épouse.

Elle s'était fait justice en se faisant sauter la cervelle dans la cuisine, mais comme elle avait sans doute peur de ne pas mourir aussitôt, elle avait pris la précaution d'ouvrir auparavant les robinets du réchaud à gaz.

Car il n'y avait aucun doute quant à la culpabilité de Pauline Delahaye. Le revolver était encore entre ses doigts crispés et deux lettres laissées en évidence expliquaient tout aux enquêteurs.

La première était adressée au propriétaire de la maison ; Pauline Delahaye lui expliquait pourquoi elle en voulait à la concierge qui avait donné de mauvais renseignements sur son mari.

Cette missive était d'ailleurs fort décousue et se terminait ainsi :

Mes chers enfants, nous nous serons vus pour la dernière fois le 28 mai.

Et c'était signé :

PAULINE, qui s'est vengée, a le courage de faire l'honneur et la justice.

L'autre lettre était destinée au frère de la meurtrière. Celle-ci lui déclarait, pour conclure :

Je n'ai jamais volé d'argent. Je voudrais être enterrée près des miens, dans un caveau de famille, au Père-Lachaise.

Sans doute en déclarant qu'elle n'avait jamais volé faisait-elle allusion aux déclarations de la malheureuse concierge qui, peu de temps avant sa mort, racontait qu'elle soupçonnait quelqu'un habitant l'immeuble d'être entré dans sa loge et de lui avoir dérobé cent francs.

Mais cela on ne le saura jamais, pas plus que dans quelles conditions la jeune femme perpétra son forfait. Avec quoi, dans quelles conditions abattit-elle la septuagénaire ? L'enquête ne permit pas de l'établir et la

Comment expliquer cet effroyable drame d'une façon logique ?

Comment admettre chez cette femme qui s'était toujours montrée aussi bonne épouse que bonne mère tant de froide cruauté ?

Comment essayer de comprendre sinon en admettant le déséquilibre mental de la meurtrière ?

Voici, en tout cas, notre avis :

Pauline Delahaye n'avait point toute sa raison. La preuve en est dans le fait que depuis plusieurs semaines elle ne cessait d'être tourmentée par cette idée fixe que la concierge avait porté à son mari un grave préjudice.

Ce qui était d'ailleurs totalement faux, ainsi que l'enquête de la police judiciaire le démontra par la suite.

De plus, la femme de l'ajusteur avait à supporter le poids d'une lourde hérédité : il y a trois ans, sa mère, neurasthénique, s'était suicidée en se pendant. Et sa sœur, devenue folle, avait dû être internée récemment.

C'est sans doute ce qui explique le mieux le quadruple geste meurtrier de la jeune femme, l'assassinat d'abord de la pauvre M^{me} Robin, et l'extermination ensuite des êtres qui lui étaient chers.

A quoi bon, au fait épiloguer ?

L'immeuble tragique de la rue des Annelets, autrefois si paisible, n'a pas encore recouvré son calme. Bouleversés par le drame qui se déroula près d'eux, les locataires n'ont plus que ce sujet de conversation :

- Comment croire à cela ?
- C'est inimaginable.
- Quelle horrible chose !
- Elle avait l'air si douce.

Mais j'ai retenu surtout cette réflexion d'un vieil habitant du quartier qui disait, devant son habituel pernod du soir :

— Tuer sa concierge pour se venger d'elle ! Je n'ai jamais vu un crime aussi stupide, vraiment, jamais.

Et il ajoutait pour donner plus de force à son opinion :

— Pourtant il y a cinquante ans que je lis les faits-divers dans les journaux !

GEO GUASCO.



Ce portrait de M. Delahaye qui ornait la chambre modeste de la rue des Annelets avait été pris à l'époque où la victime effectuait son service militaire. (F.)

L'Amant de seize ans

CHATILLON-SUR-SEINE

(De notre envoyé spécial.)

C'est un tout petit village ou plutôt un ramassis de quelques fermes et masurettes dans une campagne éloignée, triste, aride.

Cela se passe aux confins des marches de l'Est et de la Bourgogne. C'est un coin perdu où la vie est âpre, rude, sans joie extérieure, sans loi presque. Les hommes, les femmes y poussent libres avec leurs instincts bons ou mauvais, comme l'herbe en friche des champs. La nature n'est pas telle qu'elle répande le bienfait d'une âme fraîche et simple à tous. Le vice est là qui réclame droit de cité.

Et je ne sais quel drame plus troublant, plus atrocement odieux et plus basement humain on pourra comparer à celui que je vais évoquer. Le petit village de Villotte-sur-Ouche a eu le triste privilège d'être le théâtre de cette tragédie aux racines profondément ancrées dans l'inconscience morbide et sexuelle de l'être, qu'il soit adulte ou enfant.

En deux mots, un gamin de seize ans, amant d'une femme de quarante ans, a tué par jalousie et par amour, si l'on peut employer un tel terme, un de ses petits camarades, un gosse de dix ans.

La gendarmerie avait eu souvent à intervenir à Villotte-sur-Ouche. A côté de malheureux qui peinaient à la terre, d'autres que la misère n'effraya jamais se laissaient aller à leurs instincts pervers. Dernièrement un scandale éclatait, un scandale d'excitation de mineurs à la débauche. Il y eut dix inculpés alors que le village ne compte que cent deux habitants. Joli scandale où des mères et leurs enfants se trouvaient mêlés dans le même déshonneur. Déjà la famille Sanchez, déjà la famille Gyvoct n'avaient pu éviter de faire parler d'elles. Les gendarmes avaient interrogé de droite et de gauche, avaient recueilli des tas de médisances comme à la campagne. Ils étaient revenus sans avoir démêlé toute la vérité, certains toutefois que les dix inculpations ne touchaient pas des innocents. Ils livrèrent le fruit de leur enquête à un juge d'instruction qui aurait à départager le vrai du faux.

Le village demeurait avec le malaise de cet esclandre lorsqu'éclata le drame. Il éclata si soudainement, si stupidement qu'on crut tout d'abord à un accident.

Comme il semble malheureux aujourd'hui que ce ne fût pas en effet un accident ! Le jeune Doderey jouait dans les champs avec de jeunes camarades. Ils chassaient les oiseaux. Ils découvraient des nids. Quoi de plus innocent ?

Et puis tout à coup Doderey épaula son fusil et tira. Le petit Sanchez qui se trouvait perché sur un arbre s'écroula à terre, la face ensanglantée. Un geste malheureux, un accident involontaire. Ne pouvait-il pas en être ainsi ?

Mais le frère de la victime, un gamin de huit ans, ne cessait de répéter :

— Ce n'est pas un accident. Doderey a crié à mon frère avant de tirer : « Pendant que tu es dans l'arbre, je vais te tuer. »

Quel crédit cependant attacher au témoignage d'un enfant si jeune ? Finalement, Doderey fut questionné à ce sujet et il

avoua qu'il avait bien eu l'intention de tuer son compagnon de jeu.

Doderey, assassin de seize ans, avait tué par amour.

Il est infiniment pénible d'entrer dans les détails d'une semblable affaire ; il semble qu'à chaque instant on dépasse les limites de l'in vraisemblance dans le vice et la déchéance. Il paraîtrait que la pudeur et le respect humain ne sont que de vains mots refoulés vers un monde inconnu.

Doderey avait donc une amie, une maîtresse, une veuve, la femme Henriette Gyvoct, née Charmoille, mère d'une nombreuse famille.

Avoir à seize ans une maîtresse n'a rien d'extraordinaire d'ailleurs, mais, à en croire l'opinion publique, Doderey était depuis fort longtemps initié aux jeux de l'amour. Initié par une femme deux fois plus âgée que lui. Initié plutôt à tous les vices et à toutes les roueries d'une femme experte, plutôt qu'aux joies plus simples d'un amour pur, jeune, ardent.

Il ne s'agissait point d'une idylle cachée et seulement disproportionnée par l'âge des amants, mais plutôt d'une liaison au milieu d'un étalage de vices et de toutes sortes d'aventures où se trouvaient mêlés d'autres enfants.

La veuve Gyvoct et Doderey étaient parmi les dix inculpés du républicain scandale de mœurs, et le seul reproche qu'on pourra produire contre le jeune criminel ne sera pas seulement celui de s'être laissé subjugué par une intrigante ; déjà la police eut d'autres raisons de poursuivre le garnement. Il a déjà connu la correctionnelle pour vols.

Et voici donc ce couple qui vit parmi d'autres couples qui paraissent n'avoir aucune notion des incompatibilités des âges, des sexes, des liens de parenté. Doderey, petite brute au visage têtue, existe maintenant pour la satisfaction de ses sens et il devient un instrument entre les mains de la veuve.

Or, depuis peu, par suite de racontars, par suite de ragots chuchotés d'oreille à oreille et peu à peu déformés, les familles Sanchez et Gyvoct en vinrent à se haïr. Une haine de village, une haine de race aussi, une haine refreinée par aucun sentiment, dans ce hameau où tous les instincts avaient le droit de cité.

— Tu ne coucheras avec moi que si tu passes une volée au petit Sanchez, aurait dit la veuve à son jeune amant.

Elle faisait, paraît-il, ainsi payer le prix de ses amours, et, dans l'espoir de quelques heures affolantes, Doderey rossait les petits Sanchez ; c'est du moins ce qu'il expliqua, car, bien entendu, la femme Gyvoct se défend d'avoir jamais tenu de tels propos. Mais il y a des choses qui ne s'inventent pas.

Et, petit à petit, Doderey, tenaillé par le désir de satisfaire pleinement sa maîtresse, devenu lui-même, par amour et indirectement, l'ennemi des Sanchez, il conçut l'affreux projet de marquer d'un geste retentissant son attachement à son amie. C'était le sourd instinct du possesseur, du protecteur qui germe en lui, instinct vieux comme le monde, mais qui se trouvait déformé dès sa naissance par l'esprit déjà corrompu de ce gosse.

Et il prépara avec une candeur et une

cruauté décevante son épouvantable vengeance. Nul combat intérieur ne se livrait. Il allait tuer pour sa belle sans autre forme de procès.

Un jour, il prit un fusil de chasse dont il se servait parfois, il le chargea à deux coups et à l'insu de tout le monde, il porta son arme dans un champ où il la cacha dans le creux d'un saule.

« J'amènerai les petits Sanchez jouer ici », se promettait-il tandis qu'il retournait au village.

Que Doderey ne vienne plus nier la préméditation. Vingt-quatre heures avant le drame, il cachait l'arme du crime à l'endroit même où il devait attirer sa victime et la tuer.

La journée se passa sans incident et il attendit la fin de l'après-midi du lendemain pour proposer une promenade à ses petits camarades.

— Venez, nous allons chasser les oiseaux proposait-il à Stephen Sanchez, dix ans, et à son frère Isaac, huit ans.

Tous trois partirent galement, semblait-il. Il était six heures du soir déjà et le soleil était moins chaud. Ils allèrent à travers les chemins et les prés, enfin ils atteignirent le champ fameux.

— Ici, il y a des oiseaux et des nids, déclara Doderey.

Et les trois enfants s'égayèrent en courant. A un moment, Doderey sortit le fusil de sa cachette.

— Il est chargé, s'exclama-t-il, le premier oiseau qui passe, je tire dessus.

Il tira ainsi bientôt un premier coup de feu sur un étourneau.

Le coup partit normalement, Doderey se sentait maître de lui. C'est alors qu'avec une ruse inconcevable il désigna au plus âgé des Sanchez un nid au creux de deux branches dans un arbre.

— Tiens, va le chercher, commanda-t-il à Sanchez.

Et le gamin, ignorant et gai, grimpa gentiment à l'arbre. Bientôt, à califourchon sur une branche, il atteignait le nid.

— Il y a des petits, s'écria-t-il plein de joie, il y a des petits.

Mais Doderey, froidement, épaulait et criait d'une voix dure :

— Maintenant que tu es là, je vais te tuer.

Stephen n'eut pas un geste à tenter, déjà une détonation retentissait. Stephen tombait de l'arbre, frappé à mort. Il avait reçu la décharge en pleine figure.

Personne n'était là que Doderey, Isaac Sanchez et la petite victime.

— Tu vas dire que c'est un accident et que tu n'as rien vu ou sans cela tu auras à faire à moi, intima le meurtrier au malheureux gosse de huit ans, qui, affolé, poussait des hurlements.

Et Doderey, après avoir lavé la face de Stephen, empoigna à pleins bras le corps déjà inerte et le transporta d'une seule traite à la mesure de ses parents.

Il n'y avait personne à cette heure-là dans la demeure des Sanchez. Doderey machinalement déposa l'enfant sur un lit et attendit. Stephen ne tardait pas, sans secours, sans aide, à rendre le dernier soupir. Les parents ne découvrirent qu'un petit cadavre.

— J'ai voulu lui faire peur, c'est un accident, confessait peu après Doderey

aux gendarmes accourus sur les lieux. Et pourquoi ne l'aurait-on pas cru ? Pouvait-on imaginer crime plus atroce, plus révoltant que celui que venait de commettre l'amant de seize ans ? On le crut sur parole et l'on crut à une histoire d'enfant imaginaire lorsqu'Isaac Sanchez de sa petite voix cria :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, avant de tirer il a dit qu'il voulait le tuer.

Ce n'est que le lendemain lorsqu'il fut savamment interrogé par le juge d'instruction Dellerie, du parquet de Dijon, que Doderey avoua toute l'affreuse vérité. Tel était le tragique épilogue d'une lamentable histoire de mœurs.

Doderey, telle une bête traquée, le regard perdu dans on ne sait quel songe érotique, partit entre deux gendarmes. Quelques instants après, la veuve Gyvoct était arrêtée, elle aussi, pour complicité.

Elle jurait ses grands dieux que tout cela n'était qu'une infâme machination montée contre elle, mais personne ne l'a crue ; elle expliquera cela aux jurés de la Côte-d'Or devant la Cour d'assises, tandis que le criminel de seize ans, l'amant de seize ans, jouera sa tête.

Maintenant, il est déjà à la prison cellulaire départementale. Il est seul. Il ne dit pas un mot. Il ne semble pas autrement abattu.

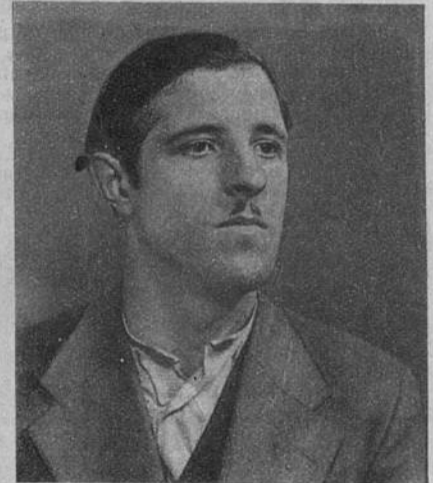
Il ne paraît pas se rendre compte de son geste, m'a-t-on dit.

C'est une bête sans conscience, mais responsable. D'ailleurs, des médecins sont venus l'examiner et ils n'ont pas eu la faiblesse de conclure à l'irresponsabilité.

Voilà l'histoire de Doderey, de sa maîtresse et du pauvre petit Stephen Sanchez. On n'ose pas conclure. On n'ose pas dire un mot de plus. Trop de déchéance, toute la déchéance, tout l'instinct du mal se trouvent enfermés dans cette sombre tragédie. Il n'y a pas à douter, à tenter de parler de moralité, ni de redressement moral. On reste désarmé et on voudrait oublier.

PHILIPPE ARTOIS.

Agression manquée



A Paris, l'Allemand Otto Passeick a tenté de s'emparer de la sacoche d'une caissière dans le couloir de l'immeuble où elle pénétrait. Arrêté, il tenta de se taillader les poignets avec une lame de rasoir, mais ne réussit qu'à se blesser légèrement.

ÉTRANGLEUR ?



L'officier de marine Millard Hickman, accusé du meurtre de Louise Jeppesen, attend dans sa cellule la date de sa comparution devant le tribunal. (I. N. P.)

Un règlement sévère



A Berlin, les passants, même les femmes, doivent présenter leurs papiers à tout agent de police le leur demandant. (F.)

" L'AFFAIRE "



Le commissaire Peudepièce (à gauche) et l'expert Seror (à droite) se sont rendus à Madrid pour y examiner différentes pièces que leur a communiquées le directeur de la Sûreté espagnole (au centre). (F.)

Souvenirs d'un Aventurier de qualité

(Suite de la page 5.)

impartial et d'un bureau formé par des membres de tous les partis.

L'électeur recevait des mains du président un bulletin de vote comportant deux listes : une à gauche, la nôtre ; la seconde à droite, celle de l'opposition. Il entra dans une cabine étanche, capitonnée. Il consultait sa conscience et il votait en appliquant le cachet « Voté » sur une des deux listes. Ensuite, il pliait son bulletin en quatre et il allait le déposer dans une urne, sous les yeux du président et des membres du bureau.

Si c'était un opposant déclaré, ou un partisan fidèle, il retournait tranquillement chez lui. Si c'était un traître, dès qu'il dépassait la « zone de vote », il était roué de coups de gourdin.

Nos partisans savaient donc lire dans la conscience des électeurs ?

Non !

Ils voyaient seulement de quel côté on avait mis le cachet « Voté », — du bon ou du mauvais, — à droite ou à gauche... parce qu'on avait versé de l'acide sulfurique dans l'encre des tampons. Et l'acide rongea le papier de façon à permettre à un œil averti de déceler le mystère du « Voté », et cela des bureaux électoraux mêmes.

Telle avait été ma trouvaille, et elle avait assuré le succès de M. J. K...

Mon distingué protecteur ne tarda pas à l'apprendre.

Pour fêter son élection il donna même un dîner.

Il y avait, parmi les invités, plusieurs ministres, le préfet de police, le chef de la Sûreté de Ligourie, le procureur général.

M. K... raconta à tout le monde mon stratagème. On me félicita de partout, on rit, on vanta ma ruse.

Étourdi, grisé, je me retirai dans un coin pour rassembler mes esprits.

Que la vie est grotesque !... Le préfet de police m'avait serré la main, le chef de la Sûreté fait sa cour, le procureur général souri comme à un ami.

Sans se demander qui j'étais, sans se douter de rien, ils m'avaient traité en égal...

Et pourtant... Et pourtant...

Des années de vie inutile, stupide, tant d'intelligence dépensée en vain, des centaines de milliers de francs rallés à droite et jetés à gauche, sans joie, sans plaisir, sans profit durable, pour en arriver à réaliser « l'Aventurier ».

Voilà ce que j'avais fait, ce que j'avais été.

Un dégoût immense de moi-même, de la vie, de l'humanité tout entière m'envahit soudain. Je voulais m'enfuir, partir, disparaître.

M. K... me suivit, inquiet par mon attitude. Dans l'entrée, il me rejoignit et me toucha légèrement l'épaule.

Je me retournai, effrayé presque :

— Ah ! c'était vous, monsieur K... Je suis heureux de vous voir. Entrons là un moment. J'ai à vous parler.

Une heure plus tard, quand nous en

ressortimes, M. K... portait le poids de ma confiance complète et sincère.

Je montai chez moi et me mis tristement à faire mes bagages.

Je devais partir. Mon lot n'était pas la vie honnête, limpide, loyale. Et cependant, que n'aurais-je donné pour pouvoir vivre cette vie !

Quelqu'un frappa à ma porte. J'allai ouvrir :

— Vous, Gaby !...

D'une voix grave, mélodieuse comme une viole, elle murmura :

— Oui, moi.

— C'est bien gentil d'être venue me faire des adieux anticipés.

— Il ne s'agit pas d'adieux !... Vous ne partirez pas, déclara-t-elle.

— Mais...

— Je sais tout... J'ai entendu toute votre confession. Je vous avais suivi, inquiète par votre attitude abattue, et quand vous vous êtes enfoncé avec papa dans le petit bureau d'en bas, je me suis mise à écouter à la porte.

— Oh ! Gaby ! fis-je en me couvrant le visage de mes mains.

Elle s'approcha et mit ses deux mains sur mes épaules :

— Pourquoi vous cacher la figure, grand enfant ?... Je vous aime toujours, malgré tout et en dépit de tous... Vous voulez partir ? Eh bien ! je vous suis. Je serai votre femme... Mais vous ferez mieux de rester... On sera plus heureux ici qu'ailleurs... Papa ne s'oppose pas à notre mariage... Il nous attend en bas pour nous donner sa bénédiction.

Elle ne put pas en dire davantage, car je lui avais pris les lèvres.

Et je ne partis pas.

FIN.

X.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

FIN.

PROCHAINEMENT :

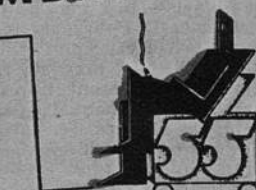
UNE INNOCENTE A ÉTÉ CONDAMNÉE A MORT

POUR LA CONFIANCE ! POUR LA REPRISE DES AFFAIRES !

Les Galeries Barbès appliquent dès à présent un **NOUVEAU TARIF IMBATTABLE**



N° 499 du cat.) Studio Salon-Chambre à coucher "Murat" ronce noyer vernie comprenant : 1 cosy transf. en lit 2 pers. garni tissu mod., long. 2^m, avec matelas laine, traversin et 2 oreillers plume, 2 housses mobiles et 2 meubles-bibliothèque ; 1 armoire-bahut, 2 portes, larg. 1^m 20, intérieur 1 côté penderie, 1 côté rayons ; 1 table basse, 1 fauteuil bois apparent et 2 chaises garnies tissu moderne.
Les 14 pièces sacrifiées à ... **3.650**



GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE
REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE

Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers (à 150 mètres des Magasins) Visites tous les matins

Certificat de garantie, remboursement des frais de déplacement, garde sans frais des meubles achetés. Les titres de rente française, les bons de la Défense Nationale et les emprunts gagés par l'Etat sont acceptés en paiement.

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)
Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chilloz ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11 Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o l'Album général d'Ameublement. 2^o l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. 405

Nos Magasins restent ouverts le Samedi toute la journée.

Pour Maigrir

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant
Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger
Le flacon avec notice, contr. remb. : 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Ecliquier PARIS, 10^e

A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement si vous souffrez de Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Variocèle, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Athénisme général, Arthritisme, Artériosclérose, Goutte, Rhumatisme, Sciatique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie,
Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai **GRATUITEMENT** une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs. Écrivez ce jour à mon adresse, **INSTITUT MODERNE, 30, Avenue Alexandre-Bertrand Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST, Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 - Cartes 0 fr. 90**

ACCORDÉONS

F. DEDENIS
BRIVE (Corrèze)
Catalogue en couleurs sur demande
RÉPARATIONS

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démancheaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie "Gratuits et Franco", mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables". — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi. Sœur HAYDÉE, "Les Bourdettes - Saint-Agne", Toulouse.

SOIGNEZ CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES, SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE
Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr
SERUMS - VACCINS NOUVEAUX
Venir ou écrire : Doct. 71, r. de Provence, Paris-9^e Angle Chaussée d'Antin

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4.

RÈGLES douloureuses, irrégulières, normalisées par la **FANDORINE** CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le fl. 8.50, 1^{re} 9

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS 16, r. de Monceau, Paris-8^e
Envoyer prén., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h.)
PRODUITS-MÉTHODE POUR IDENTIFIER LES **LETTRES ANONYMES**
DIOU, 44, Rue Douy-Delcupe, Montreuil-s-Paris

Une trouvaille...

La bague est à la mode !
Pour lancer ce nouvel article de notre maison, très recommandé pour un cadeau moderne, nous offrons à titre gratuit cette bague-chevalière, d'une forme nouvelle et très élégante, en plaqué or laminé 18 carats, conforme à la figurine ci-après.



GRATIS
Pour le monogramme, nous écrire les initiales désirées qui seront gravées à la main, artistiquement. Comme mesure, envoyez une bague de papier de la grosseur de votre doigt. Découpez cette annonce et faites-la parvenir immédiatement, en y ajoutant 3 francs pour les frais de port, emballage, etc., en timbres ou mandat, à **"Bijoux Parisiens" Service G. 88, PARIS (8^e) 40, Rue du Colisée**

ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indéchirables 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur **SOLIDITÉ** et, seuls, ils vous assurent une **SÉCURITÉ ABSOLUE** !

N° 100 «Ivoire».....Soie blanche fine. La dz. 10.	RECOMMANDÉ : le N° 114 «LATEX», nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 106 «SOIE CHAIR», lavable, d'une solidité incomparable.
N° 100 bis «Réservoir ivoire»..... » 11.	CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.
N° 101 «Velouté».....Soie rose ext.-fine. » 12.	ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).
N° 101 bis «Réservoir velouté»..... » 13.	PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 5 francs ; Contre remboursement (sauf étranger), port et frais : 3 frs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète).
N° 102 «Naturals».....Soie brune surfine. » 14.	PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la
N° 102 bis «Réservoir naturals»..... » 15.	
N° 103 «Cristallin».....Soie blonde superfl. » 16.	
N° 103 bis «Réservoir cristallin»..... » 17.	
N° 104 «Pédure».....Soie peu ext.-superfl. » 18.	
N° 104 bis «Réservoir pédure»..... » 19.	
N° 105 «Latéx».....Soie lactée invisible. » 22.	
N° 105 bis «Renforcé».....Lavable extra. » 20.	
N° 106 «Soie chair».....Lavable supérieur. » 25.	
N° 106 bis «Supersolchair».....Lavable extra-supér. » 40.	
N° 107 «Epaïs».....Mod. variés d'usage. » 65.	
N° 108 «Crocodile».....Spécial américain. » 30.	
N° 109 «Boudruche» extra, 20, 25, 30, sup. 40, 50, 60. » 6.	
N° 110 «Bout américain».....Modèle très court. » 6.	
N° 111 «Collection».....Mod. variés supér. » 25.	
N° 112 «Échantillons».....Mod. variés extras. » 15.	
N° 113 «Assortiment Black Cat» 23 mod. différents 50. » 15.	
N° 120 «Le Vérifier» appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs. » 8.	

VÉRITABLE MARQUE DE SÉCURITÉ
BLACK CAT
MARQUE DÉPOSÉE

Voulez-vous réussir dans la vie ?

LISEZ

l'Encyclopédie autodidactique QUILLET

Enseignement moderne pratique

en 4 BEAUX VOLUMES reliés dos cuir et plats toile, fers spéciaux (format 21 x 29), 2.000 pages de texte et nombreuses illustrations qui vous permettra de tout apprendre, de tout savoir et de ne rien oublier. Vous pourrez étudier chez vous, SANS MAITRE, SANS CORRESPONDANCE, tous les cours enseignés par les Professeurs Universitaires qui ont écrit pour vous chaque leçon avec exemples et corrigés à l'appui.

Une des premières conditions pour réussir dans la vie, c'est d'avoir confiance en soi !

Depuis la Grande Guerre, la lutte pour la vie est devenue plus ardente. L'âpreté des événements, l'incertitude du lendemain nous découragent. Et chacun d'envier les individus qui, menant l'action selon leurs vœux, surgissent de la masse moutonnaire et « font leur vie ».

Les vrais grands hommes furent ce qu'ils ont été parce qu'ils surent développer et mettre en œuvre leurs facultés.

Chacun de nous peut suivre la voie qu'ils nous ont tracée. Tous les éléments du succès sont en nous :

INTELLIGENCE, VOLONTÉ, DÉCISION

Veut-on Devenir une forte personnalité, Obtenir une Meilleure Situation, Réaliser l'Idéal que l'on s'est défini ? Il faut prendre Conscience de ses forces et s'imposer des tâches réduites, l'Effort réussi facilitant l'Effort suivant.

La confiance en soi aura donc comme base solide une instruction générale très étendue. De ce qui précède, il résulte qu'il faut S'INSTRUIRE POUR RÉUSSIR. L'étude de l'Encyclopédie Autodidactique Quillet vous permettra d'acquiescer toutes les Connaissances nécessaires pour Réussir dans vos projets : Langue Française, Élocution facile, Comptabilité, Bourse, Banque, Géographie, Histoire, Mathématiques, Philosophie, Dessin, Droit Public, Langues étrangères, etc., dont on trouvera un plus ample résumé dans l'extrait de la Table des Matières ci-dessous.

Le Secret de la Réussite réside dans la puissance du Savoir.

« Prenez deux hommes de même activité, de même intelligence, de même ambition. Celui qui aura reçu l'instruction la plus étendue l'emportera toujours sur l'autre. » C'est Carnegie, le milliardaire américain, autodidacte lui-même, qui s'exprimait ainsi.

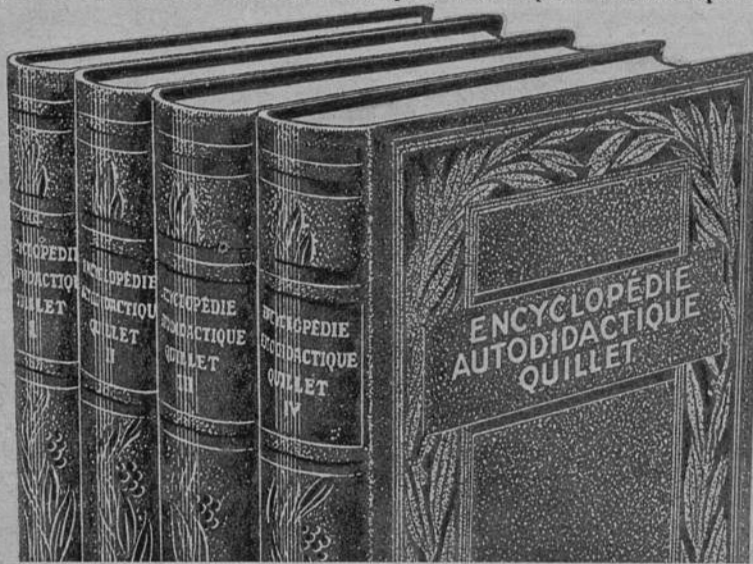
Vous pourrez vous aussi faire votre Chemin dans la Vie et parvenir aux situations les plus enviées par l'étendue de votre savoir et par votre volonté.

L'Encyclopédie Autodidactique fournit à cet égard tous les matériaux utiles pour édifier soi-même sa propre fortune.

Avec ses conseils vous prendrez goût à l'Étude, et, si vous les suivez pas à pas, ils vous conduiront au Succès. Les matières contenues dans ces 4 volumes dépassent de beaucoup le bagage des gens réputés instruits. Celui qui les possèdera entièrement aura Confiance en Soi et il pourra faire face à toutes les situations.

INSTRUISEZ-VOUS SANS MAITRE

La nécessité des Études chez soi pour compléter les connaissances acquises au moyen



L'autodidacte est son propre professeur. La plupart des grands hommes ont acquis leurs connaissances universelles par leur propre éducation personnelle.

20 fr. par mois - Long crédit

Administrateur, Directeur, Gérant, Secrétaire correspondancier, Sténographe de maisons importantes ;

Chef comptable, Chef d'industrie, Directeur de travaux, Fondé de pouvoirs, Conducteur, Voyageur, Représentant.

Une abondante illustration

choisie et appropriée au texte complète de façon expressive la documentation réunie sur chaque sujet ; des photos, des dessins, des croquis et de splendides hors-texte en couleurs, des tableaux comptables sont disséminés dans l'ouvrage.

Des modèles synthétiques démontables en couleurs sont annexés à l'ouvrage, ils ajoutent au texte l'attrait de la démonstration scientifique : T. S. F., Paquebot, les organes délicats de la Fleur, etc. L'important chapitre de la Géographie renferme près de 50 cartes hors texte en couleurs d'une exécution hors de pair.

Chaque volume contient 500 pages environ, papier vélin d'alfa, impression en caractères neufs d'une lisibilité parfaite, reliure dos cuir et plats toile, fers spéciaux.

Jeunes gens, pour augmenter votre savoir et réussir dans vos projets ; Pères de famille, pour guider et suivre les études de vos enfants, souscrivez à cet ouvrage unique et vous recevrez très rapidement ces 4 magnifiques volumes, véritable Encyclopédie du savoir humain.

L'extrait de la table des matières ci-dessous vous convaincra de l'importance, de la variété et de la richesse de cette Encyclopédie dont l'étude vous permettra de vous élever aux plus hautes situations.

GRAMMAIRE FRANÇAISE. — Introduction. — Formation et développement de la langue. — Notions préliminaires. — Parties du discours. — La syntaxe. — Études des phrases. — Analyse. — Conjugaisons. — Ponctuations. — Expressions vicieuses, etc.
LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Le vieux français. — Naissance de la langue française. — L'âge classique. — La période romantique. — La poésie. — Le roman. — La tragédie. — La comédie, etc.
LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES. — La littérature grecque. — La littérature latine. — Période classique. — Apogée et décadence. — Conclusions. — Résumé des littératures Belge — Italienne — Espagnole — Portugaise — Anglaise — Anglo-Américaine — Allemande, etc.
LANGUES VIVANTES : ANGLAIS, ALLEMAND, ESPAGNOL. — Cours complet de grammaire anglaise en 120 leçons. — Cours complet de grammaire allemande en 50 leçons. — Cours complet de grammaire espagnole en 29 leçons. — Corrigés des exercices. — Résumé grammatical ; comment rédiger les lettres commerciales, etc.
PHILOSOPHIE. — Psychologie. — Esthétique. — Logique formelle et appliquée. — Les méthodes. — Morale du plaisir, du sentiment, de la raison, etc.
ARITHMÉTIQUE. — Notions préliminaires. — Propriétés élémentaires des nombres entiers. —

Commun diviseur. — Fractions. — Règles d'intérêts et d'escompte, etc.
ALGÈBRE. — Nombres algébriques. — Additions et soustractions. — Multiplications et divisions des nombres algébriques. — Expressions algébriques. — Opérations. — Simplifications. — Équations, différentes sortes.
REPRÉSENTATION GRAPHIQUE. — Notions préliminaires. — Fonction linéaire. — Définition générale des coordonnées.
GÉOMÉTRIE. — Géométrie plane. — Perpendiculaires et obliques. — Triangles, rectangles. — Somme des angles. — Le cercle. — Théorème. — Usage de la règle et du compas, etc.
TRIGONOMETRIE. — Circonférence et lignes trigonométriques. — Résolution des triangles. — Tables des logarithmes. — Résolution numérique des triangles, etc.
GÉOLOGIE. — Formation de la Terre. — Phénomènes internes et externes. — Division des principales roches. — Grande division géologique : primaire, secondaire, etc.
GÉOGRAPHIE. — Asie. — Océanie. — Afrique. — Amérique. — Europe. — Aspects généraux. — Productions. — Commerce. — Industrie. — Population. — Tous les États du Monde dans leurs limites actuelles. — Colonies françaises. — Études spéciales sur la situation de chacune d'elles. — Leur développement. — Leur avenir.
COMPTABILITÉ. — Bourse de commerce et des valeurs. — Commerce, commerçants. — Intermédiaires, Banquiers. — Méthodes des

nombre et des parties aliquotes. — Escompte, comptes courants. — Opérations et documents. — Marchandises, caisse, portefeuille. — Exposé théorique de la comptabilité. — Comptabilité auxiliaire et générale. — Étude méthodique de la partie double. — Inventaire et Bilan.
TRANSPORTS. — Collis postaux, ferroviaires, maritimes, etc.
DROIT COMMERCIAL. — Sociétés commerciales. — Faillite. — Liquidation. — Banque-route. — Réhabilitation.
DROIT PUBLIC. — Principes généraux. — Déclaration des Droits de l'Homme. — Organisation des pouvoirs publics. — La Constitution de 1875. — Organisation administrative, judiciaire et financière.
STÉNOGRAPHIE. — Système Prévoist-Delaunay. — Principes, signes, incompatibilités. — Locutions, application générale. — Texte sténographique. — Corrigés.
DESSIN. — Dessin à vue. — Les deux méthodes de dessin : Méthode intuitive et méthode des formes graphiques. — La perspective d'observation. — La composition décorative. — Dessin géométrique, etc.
MUSIQUE. — Règles générales. — Rythme. — Mouvement. — Chant, etc.
SPORTS. — Instruction et conseils. — Exercices, etc.
PHYSIQUE. — Notions de mécanique. — Inertie. — Mouvement. — Vitesse. — Accélération. — Puissance. — Énergie. — Pesanteur. — Lois de

la chute des corps. — Pendule. — Résistance de fluides. — Choc des corps.
ÉLECTRICITÉ. — Magnétisme. — Statique. — Potentiel. — Capacité. — Électricité dynamique. — Effets calorifiques et chimiques du courant. — Piles et accumulateurs.
CHIMIE. — Chimie minérale. — Lois des combinaisons. — Rotation. — Fonctions chimiques. — Travail moléculaire. — Métaux. — Métaux. — Métallurgie, etc.
CHIMIE ORGANIQUE. — Hydrocarbures. — Acides. — Corps gras. — Hydrates de carbone. — Fermentations. — Matières albuminoïdes, etc.
BOTANIQUE. — Cellules. — Tissus végétaux. — Racine. — Tige. — Fleurs. — Feuilles. — Cryptogames. — Phanérogames, etc.
ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE. — La cellule. — L'homme. — Muscles. — Nerfs. — Cerveau. — Organes de sens. — Nutrition. — Chaleur animale. — Classification animale. — Vertébrés. — Invertébrés.
LES PAYS ET LES PEUPLES. — La Préhistoire. — Histoire de l'Antiquité. — L'Empire d'Orient. — Histoire du Moyen Âge. — Charlemagne et ses successeurs. — La Féodalité. — La Réforme. — Guerres de religions. — Le siècle de Louis XIV. — Histoires contemporaines du Monde.
ASTRONOMIE. — Le ciel. — Les étoiles. — Système solaire. — Instruments astronomiques. — Coordonnées géographiques. — Rayon terrestre. — Le soleil. — Les planètes, etc.

BON

pour une brochure illustrée
GRATIS et FRANCO de
l'Encyclopédie Autodidactique Quillet

Nom et prénoms
Profession Rue
Ville Départ
Découper ce Bon
et l'envoyer à la

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare souscrire à l'ouvrage en 4 volumes reliés : l'Encyclopédie Autodidactique Quillet, Enseignement Moderne, au prix de 445 francs que je m'engage à payer : A) par quittance de 20 francs tous les mois, la première à la réception des volumes, les autres tous les mois, jusqu'à complet paiement. B) En trois versements de 143 frs 85 chacun (3 % d'escompte). C) Au comptant 418 frs 30 (6 % d'escompte). Chaque souscription est majorée de 10 francs pour frais de port et d'emballage et de 1 franc par quittance pour frais de recouvrement.

Nom et prénoms Profession Signature :
Rue Ville Départ

Biffer le mode de paiement non choisi. Le 1934.

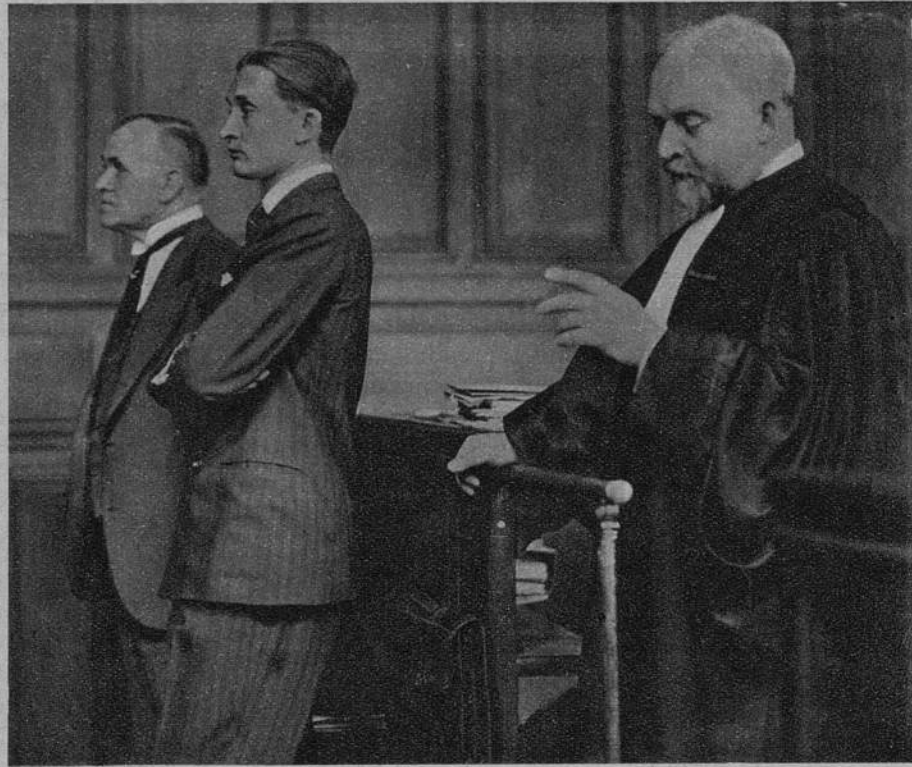
Découper ce bulletin et l'envoyer à la

Librairie Aristide QUILLET, 278, boul. St-Germain, Paris (7^e), ou à ses représentants.

Société Anonyme d'Éditions au capital de 20 mil. de frs



Le 20 avril de l'année dernière, dans un débit parisien, à l'issue d'une partie de billard, le Portugais Augusto Testa tua d'un coup de couteau son compatriote Arengo. Il a comparu devant les assises de la Seine, en compagnie de deux de ses amis qui avaient participé à la rixe. Tandis que ces derniers bénéficiaient d'un acquittement, Testa était condamné à vingt ans de travaux forcés. (R.)



MM. Bouilloux-Lafont père et fils ont eu à répondre devant la onzième chambre correctionnelle d'une infraction à l'article 15 de la loi sur les sociétés pour avoir publié un bilan inexact dans un prospectus de la Compagnie de l'Aéropostale. Après les explications de MM. Bouilloux-Lafont et l'audition des experts, la suite des débats a été renvoyée à une date ultérieure. (R.)



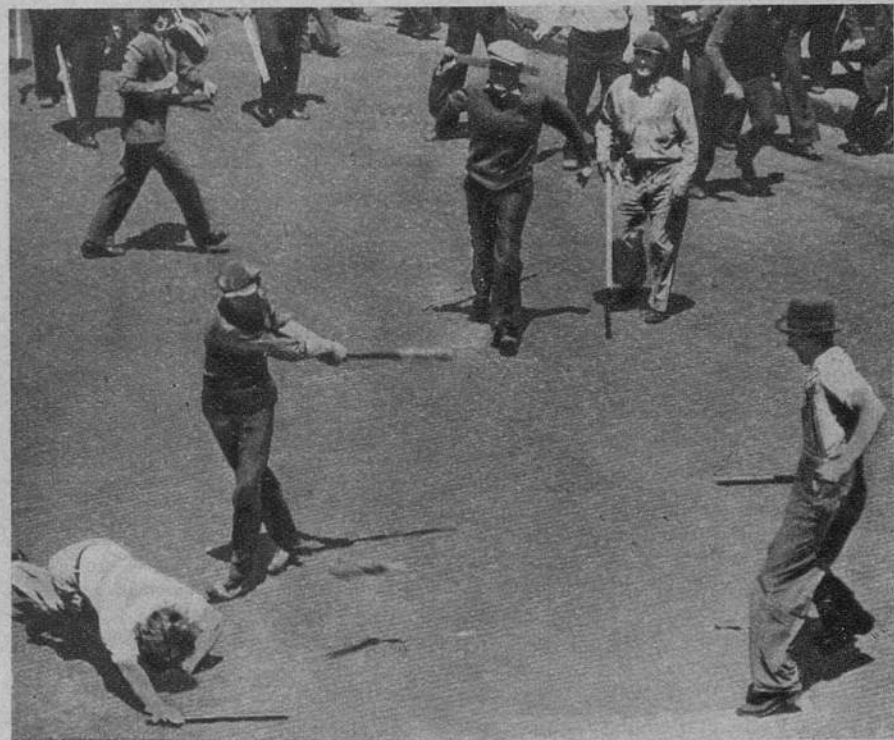
La police anglaise a organisé des battues dans la campagne londonienne pour retrouver le bandit Leonard Rowland, qui, accusé d'un meurtre, a tué l'un des policiers qui le poursuivaient, et a fini par mettre la main sur le malfaiteur. (F.)



Devant le tribunal correctionnel a comparu M. Sabatier qui menaçait sa femme d'un revolver. Voici l'accusé en compagnie de son défenseur M^e Legrand. (R.)



A l'arrivée à Paris du professeur Schmid, chef de l'expédition du « Tchéliousskine », des bagarres se sont produites et la police a procédé à plusieurs arrestations de manifestants appartenant à des groupements extrémistes. (K.)



Des troubles graves se sont produits à Minneapolis où la police, à différentes reprises, a dû entreprendre de véritables combats contre les manifestants, qui avaient sur eux l'avantage du nombre. On voit, à gauche, un ouvrier qui, d'un coup de matraque, vient d'abattre un



sheriff. A droite : dans la nuit, des grenadiers, qui avaient été mobilisés pour cette déplorable circonstance, s'élançant à l'assaut des quartiers occupés par les manifestants. (I. N. P. K.)